

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 8 janvier 1926

Sommaire :

L'Europe et la Foi

Carnet d'un pèlerin

A propos d'une nouvelle de M. Paul Bourget

Ere nouvelle et Nouveau monde

La vie du Vatican

La « Sainte-Thérèse » de Gaëtan Bernoville

Hilaire Belloc

Vicomte H. Davignon

Maurice Dullaert

G.-K. Chesterton

Chanoine P. Halflants

Maurice Vaussard

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une œuvre de salut, Mgr J. Schyrgens. — Amérique. — Indes. — Japon. — Lithuanie.

La Semaine

♦ 1926 débute très mal pour notre chère Patrie. Des inondations ont ravagé le pays, causant un véritable désastre.

Nos Souverains ont eu — une fois de plus — un geste magnifique, d'autant plus magnifique que le pays, ou plutôt sa représentation démocratique, ne s'est guère montré généreux envers eux après la guerre. La liste civile est sans doute seule à n'avoir pas monté quand le franc baissait et que le coût de la vie augmentait... Une démocratie politique se carac-

térise d'ailleurs par des économies absurdes — pas d'automobiles aux ministres!... — et par des dépenses folles.

♦ Et un malheur immense plane sur la Belgique. L'état de notre grand Cardinal ne s'améliore pas. Le pire est à craindre. Et l'angoisse étreint tous les cœurs!...

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, faites le miracle que tant d'âmes ferventes implorent, et avec quelle ardeur!...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50; Compte chèque postal : 489.16)

GRANDE MAISON de BLANC

Marché-aux-Poulets

Bruxelles

Lundi 11 janvier

et jours suivants

BLANC - TROUSSEAUX

Occasions sensationnelles

DRAP toile mixte blanche, ourlets à jours.
 $\frac{1^m80 \times 2^m75}{1^m40 \times 1^m40}$ $\frac{2^m \times 3^m}{1^m40 \times 1^m75}$ $\frac{2^m20 \times 3^m25}{1^m40 \times 2^m}$
 Le drap **42 49 59**

MOUCHOIRS apprêt fil, ourlés et initiale brodée main.
 Les 6 **8⁴⁵** et **6⁷⁵**

DENTELLE filet entièrement à la main frangée, haut. 0^m60
 Le mètre **11⁹⁰**
 L'entre-deux, haut. 0^m25 **5.50**

ESSUIE de CUISINE fil, belle qualité.
 L'essuie **2⁹⁵, 2⁴⁰** et **2²⁰**

CHEMISE pour HOMMES, beau madapolam devant reps à plis **15⁵⁰**
 Chemise de nuit **14.50**

SHIRTING bonne qualité p^r lingerie. Larg. 0^m78
 les 5^m **14.75** et **12.75** les 10^m **29** et **25**

LINGE de TABLE satin damassé, or, rose ou bleu.
 La serviette 0^m35 x 0^m35 **1.60**
 $\frac{1^m40 \times 1^m40}{1^m40 \times 1^m75}$ $\frac{1^m40 \times 2^m}{1^m40 \times 2^m}$
 La nappe **23 27 32**

JOLIE PARURE, batiste souple ornée jours fils tirés et poids brodés.
 La Chemise jour **8.90** La Chemise nuit Kimono **14.90**

PERCALE CHIFFON pour lingerie et layettes. Larg. 0^m80.
 $\frac{5^m}{10^m}$
22 et **18** **42** et **35**

ESSUIE de TOILETTE, tissu éponge, belle qualité.
 L'essuie **4⁹⁰, 3⁴⁰** et **2⁴⁰**

Voir à notre Rayon de Toiles nos Trousseaux réclame marque « Fox » de 1000 et 2000 fr.

GRETONNE belle qualité pour draps.
 Larg. 1^m55 $\frac{1^m75}{1^m95}$
7.45 et **6.40** **8.45** et **7.40** **9.45** et **8.40**

COUVRE-LIT filet véritable, entièrement brodé à la main, 2^m40 x 2^m50.
135 et **110**

TABLIER femme de chambre shirting, orné jours et pois brodés
7⁹⁰

FLANELLE blanche très souple.
 Larg. 75 $\frac{5^m}{10^m}$
18 et **13²⁵** **35** et **26**

LAIZE FILET, qualité fine, nuance ivoire. Larg. 0^m80 $\frac{1^m00}{1^m30}$
 Le mètre **1⁹⁵ 3⁵⁰ 3⁹⁰**

COUVERTURE belle laine blanche bordée soie.
 $\frac{2^m \times 1^m50}{2^m25 \times 1^m75}$ $\frac{2^m40 \times 1^m90}{2^m40 \times 1^m90}$
49 68 85

DESSUS beau piqué fantaisie, rose, or ou bleu, frange.
 $\frac{1^m \times 0^m45}{0^m45 \times 0^m45}$
3²⁵ 1⁴⁰

DEMANDEZ NOTRE ALBUM ILLUSTRÉ DE BLANC-TROUSSEAUX

FILET NOUÉ qualité extra pour ourrages et ameublement. Mailles 0^m01. Largeur 2^m50.
 Le mètre **10⁵⁰**

Expédition franco, contre remboursement, Belgique et G.D. de Luxembourg de toute commande à partir de 50 fr.

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME
CAPITAL : 90,000,000 RÉSERVES : 26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, Rue de Louvain

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 5.00 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . . 5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois 5.20 %
2° Après le quatrième mois 5.15 %
3° Après le troisième mois 5.10 %
4° Après le deuxième mois 5.05 %
5° Après un mois 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr

L'Italie La Côte d'Azur L'Algérie L'Égypte Croisières en Méditerranée

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Billet valable pendant deux ans

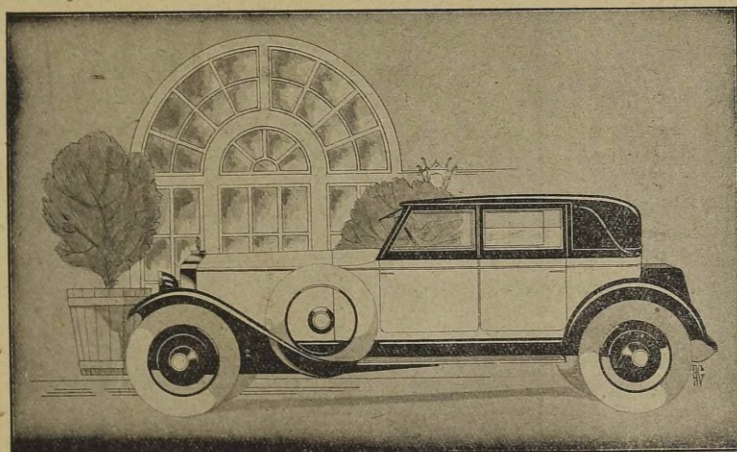
Billets de chemin de fer pour tous pays
Billets de navigation aux tarifs officiels
Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées
et étudiées par notre département :*
VOYAGES A FORFAIT

*Renseignements et programmes types fournis gratuitement
sur demande*

LE GLOBE avenue Louise, 3
BRUXELLES

Succursale : 41, Avenue de France 41, ANVERS



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc. An. Bruxelles Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS
BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DÉSINFECTION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES
2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK

Téléphone 324,96

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



DUC ANVERS

La

**Grande
Marque
Belge**



Tailleur - Couturier
- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

DUPAIX

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles

“SWAN”

**CRÉDIT
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 14,000,000

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

SIÈGES :

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, Boulevard Royal

BANQUE - CHANGE - BOURSE

L'Europe et la Foi

L'isolement de l'âme, telle est l'œuvre de la Réforme. C'est là son fruit par excellence, d'où découlent inexorablement ses autres conséquences; non seulement les plus visiblement fâcheuses, celles qui ont mis en péril nos traditions et notre bonheur, mais encore les plus avantageuses en apparence, dans le domaine matériel en particulier.

Travail qui ne s'est pas fait en un jour; rien de vain comme de vouloir assigner telle date précise à la catastrophe, car si la rupture initiale avec l'autorité remonte aux premières années du seizième siècle, l'ère nouvelle ne date guère que du milieu du dix-septième. L'apparition de l'Europe moderne, de ses divisions nouvelles et de ses nouveaux destins est en effet précédée d'un intervalle long et confus, où tout put sembler en suspens, où rien n'apparut de défini ni de définitif. Cent ans et plus, le conflit continuera d'être conçu comme œcuménique, comme affectant le corps européen tout entier. Le soulèvement général, la révolte qui éclata en Occident au début du siècle, plus exactement en 1517, visait l'ensemble de notre civilisation: elle suscita partout, et trois générations durant, les mêmes discussions, les mêmes réactions et les mêmes résistances. Aucun des jeunes gens qui virent se lever la tempête ne fut jamais en mesure, jusqu'en son âge le plus avancé, de discerner la dislocation dont elle menaçait l'Europe; nul d'entre eux n'en vécut plus de la moitié.

Il faut attendre, pour y voir clair, les commencements du siècle suivant; les Réformateurs ne sont plus, ni leurs adversaires Néri et Loyola; Elisabeth d'Angleterre et Henri IV de France les ont rejoints dans la tombe; Richelieu gouverne la France tandis qu'un Parlement aristocratique s'affermi chez les Anglais. Alors, et alors seulement, les effets de la Réforme éclatent à tous les yeux: elle a privé de leurs traditions des provinces entières de la chrétienté, elle a façonné, dans les milieux où elle règne, ce caractère protestant dont l'avenir devait si fort subir l'empreinte.

Ces résultats peuvent être tenus pour acquis vers les débuts de la guerre de Trente Ans; l'Angleterre, par exemple, n'est décidément protestante qu'entre 1620 et 1630; c'est l'époque également où les Eglises Réformées de France, bien qu'encore engagées dans les luttes politiques, reçoivent leur constitution définitive. De même, aux Pays-Bas, l'oligarchie des marchands hollandais s'est affranchie du joug impérial; les principautés de l'Allemagne du Nord, Genève et divers autres petits états montagnards sont passés irrévocablement à la Réforme. Irrévocablement aussi, la France, la Bohême, le Danube, la Pologne, l'Italie et tout le Midi lui échappent.

Sans doute, la bataille est loin d'être terminée; le Nord de l'Allemagne ne devra qu'à la politique française de ne point retomber au pouvoir de l'Empereur; nos guerres civiles anglaises, par contre-coup, aboutiront à renverser la monarchie; et les dernières guerres contre les Stuart, la coalition générale contre Louis XIV, seront des conséquences lointaines du drame.

Mais le dénouement de ce drame était d'ores et déjà fixé, et le premier tiers du dix-septième siècle marque effectivement la naissance de l'Europe moderne, et le point de départ du grand travail qui n'a cessé depuis lors de cheminer sur le double plan

spirituel et temporel — ceci gouvernant cela. Il n'a point encore atteint l'heure de la rétribution, car ses destins ne sont pas entièrement accomplis: mais les temps sont proches.

De cette évolution, qui s'étend sur trois siècles, voici les caractères principaux:

1. Un perfectionnement rapide des sciences physiques et de toutes les connaissances qui s'y rattachent.

2. L'avènement, dans le monde protestant, d'où il s'étendit partiellement au monde catholique, du régime qu'il est convenu d'appeler *capitaliste*, autrement dit l'accaparement des moyens de production par une minorité qui en use pour exploiter la majorité.

3. La corruption du principe d'autorité, qui se confond désormais avec la force brutale.

4. Une croissance générale, sinon universelle, de la richesse totale, accompagnant celle des connaissances scientifiques.

5. L'extension continue d'un scepticisme qui, masqué ou non sous des formes traditionnelles, fut dès l'origine un esprit de négation *radicale*, et qui a fini en dernière analyse par corroder non seulement toute institution humaine, mais jusqu'aux catégories mêmes de l'entendement et aux axiomes mathématiques.

6. Et, bien entendu, en fonction de chacun de ces progrès, un progrès correspondant du désespoir.

Un observateur impartial, auquel il serait donné de pouvoir embrasser cette période avec suffisamment de recul dans le temps, y distinguerait avant toute chose le prodigieux développement simultané de deux croissances qu'aucun lien logique ne réunit: de la science et de la richesse d'une part, de la misère humaine d'autre part. Il constaterait en outre que plus l'évolution s'accroît, ou mieux, plus la corruption s'aggrave, plus l'existence même de l'Europe en était menacée. La science enfin devint si puissante, l'oppression des pauvres se fit si cruelle, le libre examen s'égara en de si périlleuses folies qu'une question, nouvelle dans l'Histoire, finit par se poser: « L'Europe n'est-elle pas destinée à succomber, non point à des assauts ennemis, mais à ses propres lésions internes? »

En face de cette question terrible, point culminant de tant de maux, et qui reste sans réponse, s'inscrit la seule formule de vie de notre temps: « L'Europe retournera à la Foi, ou bien elle périra. »

* * *

Le résultat primordial de la Réforme, je l'ai dit, c'est l'isolement de l'âme, vérité infiniment plus riche de conséquences qu'il ne paraît au premier abord. L'isolement de l'âme implique la perte du soutien collectif, du juste équilibre produit par une expérience commune, des certitudes publiques et une volonté générale. L'isolement de l'âme, c'est, par définition, son malheur. Mais ce dissolvant, s'il confirme et enfonce l'individu dans son misérable état, exerce dans la société de bien autres ravages.

En premier lieu, et c'est ici le point capital, il y déchaîne un furieux courant d'énergie. Dans le milieu social comme dans le physique, la rupture de l'équilibre d'un système libère une pro-

digieuse réserve de forces latentes qui, cessant de maintenir la cohésion de l'ensemble, en dispersent avec violence les fragments épars : explosion.

C'est pourquoi la Réforme a donné l'élan à toute la série des progrès matériels; mais péle-mêle, selon des lignes divergentes, et de façon à rendre le désastre inévitable. Mais ses conséquences ne se bornent point là.

Ainsi, nous constaterons que l'âme nouvellement isolée se vit contrainte à d'après divagations. Le néant ne saurait la contenter. Aveuglez-la, elle va se mettre à tâtonner; et, faute de percevoir par l'ensemble de ses sens, elle usera de celui qui lui reste. C'est ce qui explique que l'on ait vu s'élever, sur les ruines de la religion et du lien collectifs, des idoles successives, nobles ou ignobles, mais toutes éphémères. La plus haute, la plus durable, fut cette régression vers la vie sociale sous forme de culte de la nationalité qu'est le patriotisme.

A l'une des extrémités de l'échelle, nous trouvons d'extraordinaires tabous; ici, l'adoration d'une manière de dieu maniaque, sanguinaire, objet de terreur; là, une curieuse observance rituelle du néant, une fois la semaine. Ailleurs, un attachement irraisonné à tel livre imprimé. Ailleurs encore se succèdent des doctrines contradictoires, dont l'une professe que la raison humaine satisfait pleinement à tous nos besoins, et qu'il n'y a point de mystère, tandis que l'autre, d'une non moindre extravagance, prétend ôter à cette même raison tout droit de conclure jusque dans le domaine qui lui appartient en propre. Ces deux théories, bien que contraires, ont une racine commune. Le rationalisme du dix-huitième siècle, prolongé par le matérialisme du dix-neuvième, est issu d'une même nécessité que le doute irrationnel de Kant, mêlé de tant de fadaïses, et poussé jusqu'au galimatias par des métaphysiciens qui s'avisèrent de nier la contradiction et l'être même. Car l'âme abandonnée cherche, du dedans, à s'improviser quelque système; ainsi que dans un cauchemar, elle se sent d'abord étouffer, pour se débattre l'instant d'après dans l'abîme des espaces infinis.

Il pourrait sembler que sur ce point l'action de la Réforme ait épuisé ses conséquences et que ce mouvement, après s'être exercé avec plus de force là où domine l'esprit protestant, plus faiblement dans les régions demeurées dans la Foi, touche enfin à son but au milieu de la négation universelle et du défi universel jeté à toute loi et à tout postulat. Mais puisqu'il n'est pas en l'homme de trouver la paix dans l'anarchie, tout porte à croire que nous allons entrer, que déjà nous entrons dans une période nouvelle où l'âme désarmée aura retours aux cultes les plus étranges, à la sorcellerie et à la nécromancie.

Il se peut : comme il se peut aussi que la sentence finale soit rendue dans le grand débat avant que ces nouvelles maladies aient pu faire grand dommage. Toujours est-il que nous voilà présentement au stade de la négation absolue. Mais, il faut le répéter, l'œuvre de démolition n'a pas également travaillé dans toutes les sociétés; dans une moitié sans doute de la masse européenne, les assises de la santé morale sont encore intactes; c'est celle où l'Église catholique continue, de près ou de loin, à exercer une autorité efficace, par son action directe ou par la persistance d'une partie de ses traditions.

Le processus qu'il nous appartient d'examiner ensuite est dû, par un semblant de paradoxe, à ce même isolement de l'âme; je veux parler du progrès scientifique. Une société parvenue à un degré élevé d'organisation spirituelle sera moins disposée à se poser des questions, partant, à examiner, que l'individu isolé; l'homme dont les conclusions majeures se déduisent d'une philosophie indiscutée éprouve moins vivement l'aiguillon de la curiosité que celui qui a perdu son guide. Voici passé mille ans, alors que la dernière vague d'évangélisation était encore dans le plein de sa

force, un très grand homme écrivait, parlant des sciences naturelles : « C'est de de telles amusettes que j'ai gaspillé ma jeunesse. » Et, parlant de la connaissance divine, un autre disait encore : « Tout le reste est fumée. »

Mais, où manque la Foi, il n'est plus de consolation que dans les choses démontrables.

L'esprit humain peut saisir une vérité sous trois aspects : celui de la *Science*, lorsqu'il accepte une assertion comme prouvée expérimentalement, en excluant par conséquent la possibilité du contraire; celui de l'*Opinion*, lorsqu'il la tient pour probable, c'est-à-dire incomplètement démontrée, et ne nie pas la possibilité de son contraire; celui, enfin, de la *Foi*, lorsque l'esprit accepte l'assertion sans démonstration, et se refuse néanmoins à admettre que son contraire soit possible : telle, par exemple, la foi de tous ceux qui ne sont point fous en l'existence du monde extérieur et des autres hommes.

Otez la foi, il est clair que l'opinion n'a guère de chances contre sa rivale; l'expérience scientifique l'emporte sans combat. Et c'est un des traits de l'insuffisance moderne qu'elle ne parvient à concevoir de certitude qu'à base de démonstration, en sorte qu'elle hésite à admettre ses propres principes, faute de les pouvoir démontrer.

Bref, nul de nous n'ignore la place tenue, trois siècles durant, par cette passion de recherches scientifiques, par ce besoin dévorant qu'a l'âme isolée de se munir de preuves tangibles; avec quels merveilleux résultats, nous le savons de reste. Il n'en est pas un, jusqu'à présent, qui ait contribué au bonheur de l'humanité; Il n'en est pas un dont l'homme n'ait usé pour aggraver le malheur de l'homme. La tragédie ne va pas sans un brin de comique : l'ébahissement perpétuel des inventeurs a constaté, ô merveille! que le simple fait de la découverte ne suffit pas à créer de la joie, et que la plus belle invention du monde peut être, hélas, bien mal employée. Et le pis est qu'avec un manque complet de logique, ils se remettent incontinent au labeur, dans l'espoir d'obtenir de la science des remèdes nouveaux.

Aussi bien, ce progrès scientifique et mécanique est si naturel à l'homme policé qu'il se fût produit en tout état de cause, moins prompt sans doute mais non moins certain, dans une Europe demeurée unie. Mais la destruction de l'unité, en même temps qu'elle donnait au mouvement une impulsion fatalement accélérée, allait tout aussi fatalement le jeter dans l'ornière.

La Renaissance, cette noble et vigoureuse manifestation de l'esprit européen, est bien antérieure à la Réforme, qui n'en est que la perversion et la parodie. Les portes de la science s'ouvraient déjà à deux battants lorsque l'âme qui allait les franchir se trouva abandonnée à elle-même. Et si dans ce domaine notre fière entreprise a misérablement échoué, la faute n'en est pas à la source de cet effort, mais à ceux qui en détournèrent le cours. C'est un blasphème que de déprécier les progrès de la connaissance; il faut être aussi lâche que fou pour les craindre à cause de leurs conséquences possibles. Il ne s'agit pas de mauvaises conséquences, il s'agit d'un mauvais usage, c'est-à-dire d'une philosophie mauvaise.

Ce puissant appétit de connaître provoqué dans l'âme par son isolement s'accompagne d'un phénomène en apparence contradictoire, en réalité complémentaire : la soumission à une autorité extérieure dénuée de tout fondement. Il y a là un développement assez curieux, auquel on a peu pris garde jusqu'ici, mais dont il est impossible de n'être point vivement frappé pour peu que l'on observe de près le monde moderne. Nos contemporains, sous l'influence même du scepticisme, en sont venus à révéler n'importe quel imprimé, n'importe quelle célébrité, au point de les investir de tous les attributs d'une infailibilité que l'on ne saurait mettre en doute sous peine de passer pour doucement dérangé. Ou plus

exactement, toute affaire d'importance, qu'elle soit politique, financière ou judiciaire, les divise en deux groupes : le petit nombre de ceux qui savent, et la masse qui accepte sans sourciller le point de vue, toujours incomplet et généralement faux, seriné par la presse et vulgarisé par le livre. Ce trait singulier d'un monde qui a tourné le dos à la raison en même temps qu'au catholicisme est gros de conséquences ; car c'est autour de cette forme servile de la suggestion que se joueront les grandes batailles de l'avenir entre l'ordre et le désordre.

* * *

En dernier lieu, la Réforme a engendré le phénomène que nous avons accoutumé d'appeler le « capitalisme », qui a causé tant de maux, et si universels, que nombreux sont ceux qui le considèrent, à tort, comme le principal obstacle à l'établissement d'une société juste et à l'allègement des maux qui vont nous écrasant chaque jour davantage.

Or ce « capitalisme » est issu de toutes pièces de l'isolement de l'âme. Cet isolement permit une concurrence effrénée ; il ouvrit toute grande la carrière à la ruse en même temps qu'au talent ; il donna toute licence à la cupidité. Par ailleurs, il anéantissait les liens sociaux qui maintenaient l'équilibre économique des sociétés. Sous son influence, l'on vit s'élever, d'abord en Angleterre, puis chez les nations protestantes les plus actives, enfin, avec des fortunes diverses, dans tout le reste de la chrétienté, un régime sous lequel quelques privilégiés détenaient la terre et les instruments de travail, tandis que la foule, expropriée, en était réduite à la chétive pitance que lui octroyaient des maîtres fort insoucieux de la vie humaine. Enfin, les possédants mirent la main sur l'État et sur tous ses rouages, d'où les énormes dettes nationales qui caractérisent le système ; d'où aussi l'emprise économique exercée de loin sur des industries vassales par des groupes financiers étrangers, appliqués à drainer la richesse non seulement de colonies récalcitrantes, mais de producteurs travaillant librement par delà les frontières.

Toute saine notion de la propriété ne peut que disparaître d'un pareil état de choses, et, tout naturellement, les revendications des opprimés s'y traduisent par la négation absolue du droit même de posséder. Ici encore, nous retrouvons deux doctrines adverses greffées sur un même tronc. Et le capitalisme, et le système idéal, inhumain et irréalisable que l'on nomme socialisme, dérivent d'un même type mental, s'appliquent à un même type de société en décomposition.

En face d'eux, et leur barrant la route, se dresse la société paysanne, qui coexiste, par toute l'Europe, avec ce qui demeure de l'autorité de l'Église. Car *société paysanne* ne signifie point une société où tout le monde serait paysan, mais une société où le capitalisme industriel moderne cède le pas à l'agriculture, où l'agriculture elle-même est aux mains de travailleurs qui possèdent leurs outils et leur terre, fermiers, métayers ou petits propriétaires. Et cette doctrine, comme toute saine doctrine — bien qu'elle ne s'applique qu'à l'ordre temporel — reçoit le plus ferme appui de l'Église catholique.

* * *

Ainsi vont les choses. Nous touchons, enfin, aux ultimes conséquences de la catastrophe de jadis, un état social qui se défait, et une décomposition morale, un désarroi spirituel tels qu'il n'y a plus de corps politique. Les hommes, de toutes parts, sentent que poursuivre cette route interminable et sans cesse assombrie, c'est accroître une dette inexpiable. Toute apparence de solution recule devant nous ; nos diverses formes de connaissance voit

divergeant de plus en plus. L'Autorité, le principe même de la vie, perd son sens, et ce majestueux édifice de notre civilisation, dont nous sommes les héritiers, qui est commis à notre garde, chancelle et menace de crouler. Déjà se dessinent les lézards. D'un instant à l'autre, il peut s'effondrer. Et nos yeux verront peut-être sa ruine. Ruine soudaine, mais ruine, surtout, définitive.

En cet instant crucial, la vérité historique nous reste ; cette demeure européenne, la demeure de nos pères, élevée sur les nobles fondations de l'antiquité classique, ne s'est bâtie, n'existe, n'a de raison d'être et ne subsistera que par l'Église catholique.

L'Europe retournera à la Foi, ou bien elle périra. La Foi, c'est l'Europe. Et l'Europe, c'est la Foi.

HILAIRE BELLOC.

Carnet d'un Pèlerin

(Suite)

Troisième jour, 6 décembre.

L'indulgence du jubilé nécessite une communion spéciale aux intentions prescrites. Nous communierons ce matin de la main même du Saint Père, à sa messe privée, célébrée par lui dans la chapelle dite de « la Comtesse Mathilde », appropriée par Pie X. Les seuls membres du Comité permanent des Congrès eucharistiques, avec leur famille, y sont admis ; mais les membres belges sont particulièrement favorisés. Car le pape bénira à l'issue de la messe la Rose d'or, offerte par lui à notre Souveraine. Et notre ambassadeur, avec la baronne Beyens et le chevalier Ruzette, sont au premier rang de l'assistance.

Pie XI, que nous voyons pour la première fois, donne, même dans l'accomplissement du rite liturgique, une remarquable impression d'autorité. Il domine sa cour, qui l'assiste à l'autel. Elle se compose de son aumônier secret, qui est archevêque, de son confesseur qui est moine et évêque. Ce sont les deux assistants à la messe papale, avec deux camériers participants. En sorte qu'à l'autel, avec le Saint Père, il y aura tout le temps cinq personnes. Quatre *moisignori* servent d'acolytes. Enfin, à droite, le majordome, le maître de chambre, le substitut pour les affaires ordinaires et un secrétaire sont présents qui, tout à l'heure, encadreront la Rose d'or et auxquels Mgr de Croy, doyen de Mons, sera invité à se joindre en qualité de prélat chargé de la porter à Bruxelles.

Comment concilier une légitime curiosité avec la participation recueillie au grand mystère ! La célébration par Pie XI nous la facilite. La messe est le drame essentiel. Le spectacle y est prière, et l'émotion est liée à chaque progrès de la figuration qui devient tout à coup réalité.

Après une longue prière silencieuse, préparatoire, le pontife est habillé. La belle chasuble de soie souple, pourpre pour le temps de l'avent, est de forme romaine. Une fois qu'il l'a revêtue, le pape commence la messe et toute la cour répond à haute voix. On est frappé par la diction de Pie XI, très expressive, très vivante. Elle marque la signification du texte latin par le ton, par le mouvement de la voix. Dans l'évangile du jour, elle indique nettement les points d'interrogation dans les propos du Christ.

À la Communion, tout le monde, sauf les prêtres qui ont déjà célébré, passe à la table eucharistique et reçoit le corps divin de la main du Saint Père qui ne fait point baisser d'abord son anneau. Chacun alors s'abîme dans la Présence, rejoint par l'intention particulière du jubilé : la paix entre les hommes et entre les peuples, la réunion des églises. Et tout ce qui nous tient au cœur en particulier vient s'y ajouter par surcroît.

Aussitôt la messe terminée, la Rose d'or est apportée, haut buisson fleuri émergeant d'un vase gracieux. Coiffé de la mitre, revêtu de la chape, le Pape assis dos à l'autel, bénit après la lecture de l'oraison spéciale, puise en deux flacons dorés du musc et du baume

(*) Voir *La revue catholique des idées et des faits*, du 1^{er} janvier, 1920.

qu'il verse dans une des roses épanouies, encense et asperge, et abandonne enfin le symbole précieux avec un sourire à son porteur belge...

Après l'action de grâce, le pontife a quelques mots à voix basse pour notre ambassadeur et disparaît. Nous sommes admis à tourner autour du don pontifical, à y lire le nom de la reine Elisabeth, l'inscription qui rappelle l'occasion du vingt-cinquième anniversaire matrimonial... Le Vatican a repris son aspect de cour élégante et magnifiquement tenue.

Le reste du jour est occupé à renouveler la triple visite aux basiliques en ordre inverse : Saint-Jean, Sainte-Marie, Saint-Pierre. Comme c'est dimanche, les églises sont traversées par la foule italienne. Elle y est chez elle. Il n'y a plus d'étrangers. — Nous serons les seuls à entonner le *Te Deum*, après la litanie des Saints, qui clôture ce jubilé strictement et cordialement gagné.

Quatrième jour, 7 décembre.

Siéger pendant trois heures dans une des plus belles salles du Palais du Vatican n'est pas chose banale. Rien ne donnerait au Comité permanent des Congrès eucharistiques un sentiment plus vain de son importance, s'il ne savait que, depuis le Congrès de Londres, ces manifestations internationales sont devenues un des grands rouages de l'Eglise; non point officiel sans doute, car c'est avant tout une œuvre spontanée, née à l'initiative d'une humble française, mais protégée, reconnu et dirigé par Rome. Le cardinal Vanutelli, dont nous avons célébré hier soir, dans un repas familial, les quatre-vingt-dix ans accomplis en cette fête de Saint-Nicolas, en est le cardinal-protecteur. C'est lui qui préside notre assemblée d'aujourd'hui.

Elle se tient dans la salle dite des *Paramenti*, parce que le Souverain Pontife s'y habille avant de monter sur la *Sedia gestatoria*, quand il descend à Saint-Pierre. Elle est magnifiquement ornée de tapisseries, des Gobelins aux armes des rois de France, offertes par ceux-ci aux Papes et représentants de grandes scènes de l'ancien Testament : Esther, Suzanne, Joseph.

Le jour, assez froid, vient de côté par des fenêtres donnant sur la galerie vitrée au second étage du bâtiment de la cour de l'horloge. A mesure qu'il croîtra en lumière et en intensité, les personnages se dresseront, déborderont du cadre et sembleront vouloir se mêler aux vivants.

Le bureau du Comité, assis derrière une longue table couverte de damas rouge, n'est pas impuissant à rivaliser avec eux. La haute taille du cardinal, la pourpre de l'évêque de Namur, notre président, la robe blanche du prélat des prémontrés de Tongerlo et même le plastron immaculé de notre cher secrétaire général le comte d'Yanville font une gamme de couleurs en relief.

L'ordre du jour, fort chargé, avait été réduit aux décisions à prendre quant au pays auquel le Congrès de 1928 serait réservé (ce sera l'Australie en instance depuis cinq ans) et aux informations relatives au prochain congrès qui s'ouvrira le 20 juin prochain à Chicago. Après Montréal, où le Christ-Roi reçut un premier hommage de l'Amérique, la grande cité commerçante et industrielle du Nord prépare une manifestation qui promet d'être colossale. Le problème est d'arriver à amener pour y prendre part une suffisante délégation du Vieux-Monde. Divers moyens ont été envisagés.

Enfin, le Comité pourvut à certaines vacances survenues dans son sein. La Suisse, qui n'était plus représentée, le sera désormais par notre ami le comte G. de Reynold. La Suisse sans doute, mais aussi la « Société des Nations ».

A midi, nous devons avoir notre audience privée du Pape. Pour nous rendre à la salle du *tronetto*, qui joint immédiatement le cabinet de travail du Saint-Père, nous traversons la salle royale, la salle ducale, la salle Pauline où des pèlerins lombards se groupent pour les audiences collectives. La tentation est trop forte de nous glisser par la porte entrebâillée de la Sixtine et de lever la tête vers le miraculeux plafond...

Arrachés à la contemplation éperdue, nous nous rangeons, les vingt-neuf membres du comité présents à Rome, dans la petite salle où Mgr Caçcia, le maître de chambre nous recommande de parler à voix basse, car une simple porte nous sépare de la chambre dans laquelle Pie XI reçoit l'archevêque de Bourges... Involontairement cette salle du *tronetto* me fait faire un retour en arrière. C'est là, c'est sur ce fauteuil rouge de l'estrade surmontée d'un baldaquin, que j'ai vu en 1908 Pie X recevant la mission envoyée par Léopold II pour lui porter des félicitations à l'occasion de ses cinquante années de prêtrise. Le chef de la mission, dont j'étais l'humble secrétaire,

était le comte de Smet de Naeyer, l'ancien président du Conseil, un réaliste non dépourvu d'imagination, dont c'était le premier voyage à Rome et même en Italie. Il tenait à la main un discours écrit qu'il devait lire. Mais l'aspect de ce Pape inoubliable, si humble, si pieux, écrasé par sa dignité, au milieu d'un appareil dont il semblait comme détaché, fut-il si inattendu ou si saisissant? Le ministre, blasé pourtant sur les honneurs, l'homme d'affaires à la sensibilité forcément émoussée, perdit contenance, se troubla, et retrouva à peine l'assurance indispensable pour aller jusqu'au bout de son harangue...

L'attente se prolonge. C'est un peu l'habitude de ce pape-ci. Il considère que, dans sa journée si chargée, les audiences sont l'accessoire. Fixées de midi à deux heures, elles prennent généralement le temps qui devrait être consacré au repas, souvent remplacé par une simple tasse de café... Et tout à coup, sans annonce préalable, l'homme blanc est parmi nous, paternel, souriant avec un rien d'une sévérité familière à des traits réguliers... Mgr Heylen avait préparé un discours. Lui non plus ne trouve pas à le commencer. Et c'est le Saint-Père qui nous adresse lui-même la parole en un français impeccable, lent et précis... Il dit sa joie de nous voir au Vatican, maison de tous ses fils, à plus forte raison de ceux-là qui se consacrent à cette œuvre universelle et d'importance mondiale des Congrès eucharistiques... Il dit ses encouragements et ses vœux et son intention de nous bénir avec tous ceux que nous portons dans le cœur, nos familles naturelles et spirituelles et surtout la cause de la proclamation, de l'extension de la royauté sociale du Christ...

Nous ayant donné son anneau à baiser, il dit un mot au passage à ceux qu'il connaît ou reconnaît : Le prince Paul Sapieha, représentant la Pologne, le R. P. Vermeersch, le R. P. Van Dyck, Hollandais qui offre le compte rendu du Congrès d'Amsterdam dont il fut l'âme, et quelques autres, et passa aux salles successives où des personnages isolés et la foule l'attendent...

Le prestige du Saint-Père, quel qu'il soit, est naturellement très grand sur des catholiques qui y voient le représentant visible de Jésus-Christ sur la terre. Mais plus que jamais, à notre époque, s'y ajoute la force d'une autorité, enfin conforme à la logique de l'ordre et d'une société viable. L'Eglise seule est gouvernée et de plus en plus on s'en aperçoit...

A la fin de l'après-midi notre groupe infatigable monte la *scalanata*, visite Sainte-Croix-de-Jérusalem aux antiques reliques du Calvaire, et même Saint-Laurent-hors-les-Murs où déjà les belles colonnes doriques défient dans l'ombre naissant la poursuite avide de nos regards. Quelques fanatiques, enfin, refusent de rentrer avant d'avoir assisté dans les ruines du Colysée au lever de la lune dans un ciel vert et rose...

Cinquième jour, 8 décembre.

L'Immaculée Conception est, en Italie, pays non concordataire, une fête d'obligation. Elle est une des plus populaires et certains quartiers illuminent en l'honneur de la Vierge.

Après la messe entendue à Sainte-Marie-des-Anges, notre programme comporte l'ascension de la coupole de Saint-Pierre. Bonne leçon de vertige quand on plonge sur l'intérieur de la basilique, d'où les chants de l'office du jour nous arrivent par bouffées amplifiées, alors que les fidèles en masse ont l'air d'une fourmilière. Bonne leçon d'endurance récompensée, sur la balustrade entourant la lanterne, par un panorama prestigieux. Un dirigeable d'argent évolue par dessus la cité. A peine descendus, nous sommes menés à la crypte où sont les tombeaux des papes. Celui de Pie X est l'objet d'un pèlerinage incessant. Celui de Benoît XV est une belle œuvre d'art, qui fait un contraste avec la lourde et disgracieuse statue de Pie X, dans la basilique même.

Un nouveau et curieux musée est ouvert depuis peu à gauche de la colonnade ouest de Saint-Pierre. Il s'appelle le musée de Saint-Pierre et contient des documents relatifs à l'histoire de la basilique et notamment les diverses maquettes qui en précéderent la construction. Des fragments de sculpture, provenant de la basilique antérieure, offriraient d'excellents sujets d'inspiration pour la statuaire religieuse moderne, hélas! si misérable...

L'après-midi, le moment n'est-il pas venu de monter au Capitole? L'esprit civique est aujourd'hui heureusement séparé à Rome du bas anticléricalisme, maçoannique et judaïsant qui, trop longtemps y fut personnifié par le maire Nathan. Et la croix d'or a été rétablie au faite de la maison de tous, à laquelle on accède par l'escalier fameux, où une louve perpétue la tradition de Romulus.

Salle de l'UNION COLONIALE, 34, rue de Stassart, BRUXELLES

LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

SEPTIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques

MONSEIGNEUR SEIPEL, ex-chancelier d'Autriche (en février),
M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France (1^{er} décembre),
COMTE DE SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France (2 mars),
M. CHARLES BENOIST, de l'Institut, ambassadeur de France (22 décembre)
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GRENTE, évêque du Mans (23 février),
LE RÉVÉREND PÈRE SANSON, prédicateur de Notre Dame
M. L'ABBÉ BERGEY, député de la Gironde (26 janvier),
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française (14 décembre),
M. LÉON DAUDET (27 janvier),
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges (4 janvier),
MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers (12 janvier),
M. RENÉ BENJAMIN (19 janvier),
M. ANDRÉ BELLESSERT (17 novembre),
M. JACQUES COPEAU, fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier (16 février),
M. FRÉDÉRIC LEFÈVRE (25 novembre),
M. ANTOINE RÉDIER (8 décembre).

La huitième conférence sera donnée le MARDI 12 JANVIER, à 5 heures, par le MARQUIS MARIE DE ROUX.

SUJET : *Les hommes peints par leurs femmes.*

CARTES : 10 francs.

La Conférence de M. LÉON DAUDET

aura lieu le mercredi 27 janvier, à 6 heures, au Palais du Trocadéro, 17, avenue de la Toison d'or.

SUJET : *Le stupide XIX^e siècle.*

Cartes en vente au prix de 25, 20, 15 et 10 francs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les Conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

« On doit le rétablissement de cette croix, à Mussolini, prenant en considération la pétition de nombreux citoyens », nous dit non sans fierté le comte Poggi. Notre fervent collègue est fasciste. Mais les religieux et les prêtres italiens qui nous accompagnent, s'ils le sont moins, reconnaissent les grands bienfaits d'un régime sans lequel l'Année Sainte aurait été bien difficile. Ce n'est pas seulement l'ordre et le travail qui en profitent, disent-ils, c'est l'épanouissement religieux, une sorte d'allégresse qui fait du patriotisme ce qu'il doit être, un allié naturel de la foi...

Voilà le fait. Il est soumis à des réserves doctrinales. Mais il s'est imposé comme une nécessité dans un état d'anarchie, de désordre et de haine directement contraire à l'esprit et à la lettre de la doctrine, catholique.

Et l'on comprend que dans cette vieille église de l'Ara-Coeli, voisine du Capitole, l'église de la cité, où durant la semaine de Noël les enfants montent en chaire pour réciter les sermons que leur apprennent leur mère, un *Te Deum* ait été chanté par ordre du conseil municipal après l'échec de l'attentat contre le *duce*...

Sixième jour, 9 décembre.

Un pèlerinage à Rome ne peut être complet sans une matinée aux Catacombes. Celles qui ont été choisies pour le nôtre sont celles de Sainte-Domitile. On y entre par la chambre des agapes fuméraires de l'ancienne villa de l'aristocratique famille des Flaviens. Convertie et martyre, c'est chez elle que les chrétiens se réfugièrent, à l'abri de l'inviolabilité sacrée des sépultures. Une basilique fut construite plus tard, devant laquelle nous ne faisons que passer, pour descendre dans les longues galeries creusées dans le roc, où mainte tombe n'a point encore été ouverte et où les autres béantes, affirment la foi de ceux qui y reposèrent. Car toutes sont horizontales et faites à l'image du sommeil. Le mot même qui désignait la sépulture chrétienne, *dormitorium*, explique la croyance dans la résurrection des corps à la fin des temps.

Le R. P. di Lorenzo, des Pères du Saint-Sacrement, célèbre la messe à un carrefour de ces tranchées sur un autel que nous entourons, à la clarté intermittente des lampes anciennes où une ampoule électrique a pris la place de la mèche d'huile. C'est une émotion qui ne s'écrit pas que cette répétition du sacrifice et de la Communion dans le lieu où les confesseurs de la foi burent à même la source jaillissant chaque fois qu'un prêtre sur un peu de pain prononce les paroles divines...

Et quel jaillissement encore que la perpétuité, à chaque génération renouvelée, de l'Église militante! Quand nous repassons par la basilique tout à l'heure vide, elle est pleine de centaines d'enfants. Les orphelins de la guerre, ceux de l'œuvre du R. P. Semeria, aumônier de l'armée italienne et qui résida plusieurs années à Bruxelles, sont en ce moment en pèlerinage à Rome, venus des divers coins d'Italie. Un groupe important entend la messe dans les catacombes, filles et garçons. Ils reçoivent le pain des anges par rangs serrés et les voix pointues des premiers communies traduisent déjà l'allégresse et la force de cette génération du sacrifice...

Après cela, un prélat érudit et éloquent, Mgr Belvederi, de la Commission archéologique, nourrit nos esprits de ce que j'appellerai l'apologétique des catacombes. Je ne transcrirai pas ici ses démonstrations étonnantes, basées sur les dernières découvertes qu'il nous mène reconnaître avec lui à Saint-Sébastien-hors-les-Murs. On peut prouver aujourd'hui que les corps des martyrs Pierre et Paul ont séjourné quelque temps sous cette basilique, qu'ils y furent vénérés ensemble, que la primauté de Pierre fut associée au culte de Paul et qu'ainsi la filiation apostolique, contestée par les protestants au profit de l'Église romaine est désormais irréfutable...

Mais, que n'invite-t-on Mgr Beldveeri, qui parle un français chaleureux, à faire une conférence à Bruxelles sur ce sujet, avec projections lumineuses!.

Septième jour, 10 décembre.

L'aube de ce jour naît dans la prière. Hier soir, à dix heures et demie, nos confrères romains nous avaient réunis dans la chapelle d'une église du Transtévère, dédiée aux âmes du purgatoire, pour quelques heures nocturnes d'hommage au Saint-Sacrement. Notre éminent collègue français le R. P. Garrigou-Lagrange, de l'ordre de saint Dominique, avait accepté de nous proposer des sujets de méditation. C'est un grand écrivain eucharistique, professeur au collège angélique de Rome. C'est un bel orateur, fin, gracieux d'attitude et de geste et une âme ingénieuse et profonde.

Par les étapes de l'adoration, de la réparation, de la gratitude et de l'amour, il nous a conduit à l'autel du « Dieu qui réjouit notre jeunesse » au moment où, à minuit, Mgr Heylen commençait à y célébrer la messe.

Ainsi se termine dignement un pèlerinage dont on s'est réciproquement félicité. La mélancolie de la séparation prochaine embue la matinée qui voit déjà plusieurs départs. Le ciel s'est mis à la pluie. En vain chercherai-je à la galerie Barberini et à la villa Borghèse le renouvellement d'anciennes émotions artistiques, devant le Sanzio et le Titien. Il vaut mieux rapporter la sincérité sans mélange de celles, toutes religieuses, versées par l'Année Sainte et dont ces notes, griffonnées chaque soir, ont terté de donner un pâle reflet.

Henri DAVIGNON.

A propos d'une nouvelle de M. Paul Bourget

Tout frais débarqué du Tonkin et libéré du service, Jules Busserade rencontre dans un caboulot marseillais son camarade d'enfance Régeasse, qui a mal tourné. On fraternise. O pithiatisme! Volonté faible, il se laisse entraîner par l'apache à faire un coup : le cambriolage nocturne d'une villa innocupée du Prado. Un mur prestement escaladé, des portes forcées, l'argenterie et les bibelots précieux entassés dans deux paniers; la fructueuse expédition allait finir sans malencontre quand, au départ, le plus indiscret des voisins surgit de l'ombre, interpelle sans aménité les bandits, leur tire dessus. Régeasse riposte, puis le couple détale sans son butin. L'apache tombe, est pris, cependant que, plus chanceux, Busserade se jette dans une rue transversale, avise une auto laissée par quelque noceur à l'huis d'un bouge, saute au volant et disparaît.

Quelques heures après, une panne de magnéto le mettait, sur la grand' route, à la discrétion d'un brave homme de viticulteur — ancien bureaucrate, paraît-il — qui, reconnaissant en lui, grâce au journal du matin, l'un des cambrioleurs de la nuit, se laissait attendre plus que de raison par ses aveux, sa peur, son repentir, ses promesses, le tout arrosé de larmes d'ailleurs sincères, et le dérobait chevaleresquement aux pandores lancés à son pourchas.

Funeste pitié! Guéri de sa venette et presque aussi vite de ses bons propos, dominé cette fois par une maîtresse plus persuasive encore que l'ami d'enfance, — encore un de tes coups, ô pithiatisme! — le trop influençable Busserade, brownning au poing, assaillit bientôt près d'Évian, avec deux associés, une automobile dont les occupants eurent le mauvais goût de se défendre. Bilan : un voyageur tué, un autre mal en point, les agresseurs blessés et pris. Le sentimentalisme d'un très digne homme, champion de l'ordre, avait favorisé le crime et, en quelque manière, poussé le voleur sur la pente du meurtre.

Cette histoire, un illustre et cher écrivain nous la raconte avec sa maîtrise accoutumée dans son dernier recueil de nouvelles : *Conflits intimes*, et M. Paul Bourget en tire argument contre la loi de sursis — la condamnation conditionnelle de chez nous — qui permet au juge de suspendre le châtement d'une première faute. Avec M. Vaugrenon, le viticulteur bien revenu du généreux optimisme dont les automobilistes d'Évian se trouvaient si mauvais marchands, M. Bourget pense que le grand justicier saint Louis, souteneur de « faire droiture », n'y eût vu qu'une loi de suprême injustice et de danger public.

« Nous vivons, dit M. Vaugrenon, dans un temps où toutes les idées sont si faussées que la sympathie du législateur va d'abord au criminel. C'est l'assassin et le voleur que le législateur plaint, et non pas leur victime, passée ou future. Avez-vous jamais volé, vous, ou seulement conçu que vous pourriez voler? Jamais. Ni moi non plus. Tué ou seulement conçu que vous pouviez tuer? Pas davantage. Entre le crime et nous, il y a une barrière de moralité qui nous semble infranchissable (1). Dès l'instant qu'elle a été une fois franchie, comment répondre qu'elle se dressera de nouveau devant la conscience du coupable pardonné, et que ce pardon ne lui sera pas tout uniment une facilité à recommencer? La pitié pour l'auteur d'une première faute a trop souvent cette funeste conséquence qu'il reste libre de commettre la seconde. Il n'y aurait qu'une chance sur cent pour qu'il la connaît, que la Société — et la Société, c'est nous tous — doit couper court à cette chance. Remarquez bien : cette première faute a été commise aux dépens de quelqu'un. La seconde le sera aux dépens de quelqu'un. Que voulez-vous, c'est ce quelqu'un qui m'intéresse, moi, et non pas le coupable. »

Le plus beau conte ne prouve rien. S'il lui eût plu d'illustrer la thèse contraire, il eût été facile à M. Paul Bourget d'imaginer un autre Busserade, moins sujet au pithiatisme ou qu'il se fût gardé d'exposer à des rencontres aussi pernicieuses, et qui, coupable une première fois, devrait son relèvement et son salut à la pitié qui le sauva du glaive des lois; ou bien, il nous eût montré ce Busserade livré à la vindicte publique par le viticulteur inflexible, condamné malgré son repentir, puis irréparablement avili, souillé, perdu par le baigne, voué par sa honte même à la carrière du crime; et la psychologie du maître ne se fût révélée, soyons-en sûrs, ni moins profonde, ni moins vraie, ni moins étonnante.

* * *

Consentons toutefois à voir une espèce réelle dans ce cas imaginaire et demandons-nous si elle autorise M. Bourget à conclure aussi résolument contre la loi de sursis. On nous permettra peut-être de le remarquer tout d'abord : les cours d'assises — et Busserade, après son exploit du Prado ne pouvait échapper à celle des Bouches du Rhône — n'ont point coutume de prodiguer l'indulgence aux auteurs même repentants de pareilles entreprises. Il y a gros à parier qu'après quelques mois de prison préventive, cet apprenti malandrin eût tâté de la maison de force. Sait-on d'ailleurs si le fugitif n'a point été jugé, condamné par contumace? Et l'on conviendra sans doute, en ce cas, que son impunité, comme la rechute aggravée qui s'ensuivit, sont dues beaucoup moins à la faiblesse des lois qu'à la jobardise de cet homme d'ordre qui, s'abusant sur la qualité de remords éphémères, a bénévolement soustrait le coupable aux gendarmes.

Busserade impuni cède aisément à la tentation nouvelle. Mais n'y eût-il pas mieux résisté si la justice avait pu le saisir au collet, le convaincre publiquement de son méfait, puis en avait suspendu sur sa tête le châtement? Qui l'oserait assurer? Il y a loin, ce semble, du malfaiteur qu'on ne démasque point ou qui gagna le large à celui qui, découvert, poursuivi, condamné, ayant traversé les tranches de l'instruction, la honte de l'audience et du jugement, n'obtient de la clémence du juge que de ne pas subir sur-le-champ la peine méritée. L'un ne fut point touché; mais l'autre a pâti et, s'il lui reste de l'âme, peut-être estime-t-il que, de l'expiation, il aura connu le plus dur. Celui-là, qui berna les gens du roi, se flattera de les berner encore; mais celui-ci, qui sent déjà sur son épaule la main pesante de la loi, risquera-t-il de l'alourdir? On est surpris, en vérité, qu'un psychologue aussi expert que M. Paul

Bourget traite de même des cas dissemblables et qu'il parle ici d'impunité.

Certes — et les défenseurs du sursis en conviennent volontiers — il arrive au juge de se tromper en faisant confiance à l'inculpé, de l'admettre inconsidérément à cette épreuve qui, bien subie, lui épargnera l'exécution de sa peine. Une sage application de la loi demanderait une étude psychologique à laquelle peu s'attardent et une perspicacité qui ne se rencontre pas chez tous. Mais quoi! l'erreur du tribunal, ou son automatisme, prouvent-ils contre le code? Et, parce que tel a mésusé du sursis, faudrait-il le refuser à tous?

« Point de sensiblerie! proteste M. Bourget. A tout méfait son châtement, sûr et prompt. Inquiétons-nous, s'il vous plaît, de la victime d'aujourd'hui, des autres qui suivront demain, plutôt que de nous attendrir sur le malfaiteur et, par une imprudente et sottise pitié, de l'inviter à la récidive. »

Que les victimes présentes et futures méritent plus de sympathie que le coupable, on l'accordera généralement. Mais le problème est de savoir comment on les défendra le mieux. Le terrible viticulteur Vaugrenon, si débonnaire au début, nous offre sa recette : il veut que la Société « coupe court » à toute chance de nouvelle faute. Comme c'est aisé à dire! Pour le satisfaire pleinement, on n'aperçoit guère qu'un moyen sérieux : mettre à l'ombre définitivement quiconque enfreignit la loi; mais le remède est un peu radical. Alors? Résignons-nous en punissant, à ne point écarter toute possibilité de rechute. Beaucoup d'hommes, sensibles hélas! à la seule rigueur, ne s'interdiront de nuire que si, dès leur premier méfait, ils se sentent frappés dans leur personne et dans leurs biens. Qu'on les frappe donc, ceux-là, tout de suite et durement! Mais il en est d'autres, Dieu merci! et, tenez, dans l'œuvre même de M. Bourget, n'avez-vous pas rencontré tel abominable assassin, celui d'*Un Drame dans le monde*, que le repentir toucha sans l'aide d'aucun procureur de la République et qui ne tuera certainement jamais plus? Ce phénomène est-il si rare dans la vie réelle? Et, si des âmes se redressent ainsi d'elles-mêmes, comment douter que, jointe au regret du mal commis, à l'ambition de retrouver sa propre estime et celle d'autrui, la perspective de subir une peine dont l'exécution ne fut que suspendue, puisse retenir dans la voie droite l'homme qui, pour la première fois, dévia? L'épreuve que lui propose un juge bienveillant ne l'encourage-t-elle pas plus efficacement que des verrous immédiats à maîtriser en soi les forces mauvaises? L'essentiel, après tout, n'est pas d'emprisonner illico quiconque a failli; il importe au moins autant à la Société que le coupable ne retombe pas; et si, pour l'amender, le sursis dans tel ou tel cas paraît plus expédient, il serait fâcheux, la faute au surplus n'étant point de celles qui défendent l'indulgence, de recourir à la prison.

Un père ne punit pas toujours : il sait qu'une grave et tendre remontrance, et le pardon accordé au repentir, obtiennent d'un cœur bien né plus que la rigueur. M. Bourget blâme-t-il sa faiblesse? Et, salutaire au foyer, pourquoi cette conduite serait-elle funeste dans la Société? Que de gens, victimes d'une indécatesse ou d'une brutalité, ne dénoncent pas et pardonnent, et par la bonté sauvent le coupable! M. Bourget leur reprochera-t-il de trahir l'ordre social et de se désintéresser des victimes futures? Et condamne-t-il aussi, avec Bentham, cette « baguette magique » qui a la puissance d'annuler les lois, la grâce, attribut magnifique, chez tous les peuples, en tous les temps, de la souveraineté? On ne voit pas trop comment sa thèse n'en serait pas un peu gênée. Se scandalise-t-il enfin d'entendre à travers vingt siècles une voix divine qui dit à l'épouse coupable, abîmée et tremblante aux pieds du Maître : « Allez et ne péchez plus »? L'Évangile ne rapporte point que cette femme récidiva,

(1) Propos de pharisien.

Ere nouvelle et Nouveau monde

Quoi de plus naturel qu'à l'occasion du Nouvel An, nos pensées se tournent, de nouveau, vers le Nouveau Monde? Dans tous les sens du mot il y aura, en cette année nouvelle, un monde nouveau, et le continent américain, qui porte ce nom, absorbera une bonne partie de l'an 1926, pratiquement et symboliquement. Vraisemblablement, le problème de 1926 sera l'Amérique, tout comme la Prusse avait été celui de 1914.

Sans constituer précisément un danger, ce problème aura un côté périlleux. Le poids de l'or, dans le cas présent, exerce à peu près le même effet que le poids du matériel de guerre et des préparatifs de guerre dans l'autre cas. Il rompt l'équilibre mondial, même lorsqu'il n'est pas directement utilisé contre le dit équilibre. On imitera bêtement, en 1926, les objets de provenance américaine, comme on avait bêtement imité les choses allemandes après 1870. Il y a beau temps que certains de nos dandys ont endossé les lunettes à écaille américaines, tout comme certains de nos soldats avaient jadis revêtu le casque prussien. Pourtant on ne voit guère mieux avec celles-là, pas plus qu'on ne se bat mieux avec ceux-ci. Un élégant jeune homme n'a pas besoin de ressembler à un scaphandrier; pas plus qu'un soldat n'a besoin d'une pointe à son casque pour foncer sur l'ennemi à l'instar de la licorne. Tous ces objets ont un caractère symbolique : les lunettes ne sont pas des lunettes, mais constituent une espèce de masque ou de maquillage; la pointe du casque ne servait même pas d'ornement, mais plutôt de crête. C'était comme si, au lieu d'avoir choisi cette pointe, on eut choisi, parmi les uniformes de Guillaume II, le casque surmonté non d'une pointe mais d'un aigle.

Malgré les insanités que débitent aujourd'hui les journaux, personne ne va s'aviser de porter, d'ici quelque temps, un aigle allemand sur son chapeau. Et, au sens littéral du mot, il n'est pas très vraisemblable qu'un gentleman va déambuler à travers Bond Street avec un aigle américain sur son couvre-chef. Pour ce qui est des dames et de leurs chapeaux, je préfère m'abstenir de prophétiser à la légère. Symboliquement parlant, il est certain aujourd'hui que c'est l'aigle de l'Ouest, non de l'Est, qui s'est abattu sur tous nos chapeaux.

Je ne veux pas d'une Angleterre américanisée, mais j'ai le droit d'affirmer que j'ai, de tout temps, protesté contre l'anglicisation de l'Amérique. Jamais, une nation n'est, je trouve, aussi « bonne » que lorsqu'elle est nationale, ni aussi « mauvaise » que lorsqu'elle est internationale. Notre bêtise nationale nous a empêchés combien longtemps de comprendre que les Etats-Unis étaient une nation. A vrai dire, nous disions sur leur compte des choses plus sensées lorsque nous les invectivions à cause de leur révolte, que lorsque, plus tard, nous les flattons parce que nous leur supposions des regrets. Les premiers rebelles américains étaient de vrais rebelles au sens légitime et légal du mot, puisqu'ils se battaient contre un gouvernement de fait.

Combien nous étions plus ridicules, plus tard, en parlant d'eux comme d'une espèce de demi-sujets, alors que leur propre gouvernement existait de fait depuis longtemps! En un certain sens au moins, Washington s'était montré déloyal à l'égard de son propre pays. Il était idiot de s'attendre à ce que Wilson fût loyal envers un pays étranger. Et pourtant, je ne sais que trop bien qu'une pensée idiote et sentimentale de cette sorte trottait dans la tête de beaucoup de ceux qui maugréaient et qui ricanaient avant que Wilson ne fût entré en guerre.

Nous avions abandonné l'attitude relativement raisonnable consistant à vilipender l'Amérique comme une colonie qui s'était révoltée contre nous et nous en adoptâmes une autre, éminemment déraisonnable celle-là : nous comptions sur l'Amérique comme si elle était toujours une colonie qui ne s'était jamais insurgée. Puis — attitude, cette fois, totalement insensée — nous nous mimés à l'insulter, comme si elle ne s'était pas révoltée, mais avait déserté. Beaucoup d'Anglais semblaient supposer que, abstraction faite des idées internationales qui le poussaient à sauver l'Europe, le Président américain avait ou ne sait quelles obligations nationales de sauver l'Angleterre. Je puis dire honnêtement que jamais, malgré toute mon impatience de voir abattre le grand fléau de l'Europe, je ne me suis permis de rien dire d'aussi absurde sur la neutralité américaine. Dans ce cas et dans cinquante autres où ils commettaient la même faute, j'ai toujours agi de mon mieux pour faire comprendre à mes compatriotes ce qu'a de juste et de logique l'indépendance américaine. Si je me hasarde à le proclamer ici, c'est qu'il est temps, je crois, que tous les Anglais fassent à leur tour comprendre aux Américains ce que signifient les mots d'indépendance anglaise. A nous, Anglais, de rédiger aujourd'hui une Déclaration d'Indépendance.

Il avait tout à fait raison, Lowell, en protestant contre « une certaine condescendance de la part des étrangers ».

Ce qui est important, c'est qu'il nous ait appelés « étrangers », non qu'il ait parlé de notre condescendance. En effet, dans cette condescendance anglaise, il y avait beaucoup de superficialité. A certains égards, le continent américain était (et est encore) plus près de l'Europe continentale que de la Grande-Bretagne. C'est à tort, par exemple, que Dickens supposait qu'une certaine combativité et une promptitude à se battre en duel ne sont que traits de barbarie. Il aurait pu constater le même phénomène dans les centres civiques et ardents de la vie politique, dans ce monde de Garibaldi et de Gambetta. Le duel est un mal peut-être, mais il n'est pas barbare. J'admets dès lors pleinement que les Anglais se soient si souvent trompés en identifiant la démocratie à une espèce de brutal lynchage colonial, alors que, en réalité, la démocratie remonte par la République de Paris à celle de Platon. Qu'un Anglais écrive donc une étude s'inspirant de celle de Lowell; seulement, il devra l'appeler non « *D'une certaine condescendance chez les étrangers* », mais « *D'un certain servilisme chez les indigènes* ».

Rien n'est nouveau dans la situation américaine, sauf ceci : les Etats-Unis se sont enrichis. Rien de nouveau dans la nôtre excepté ceci : l'Angleterre s'est appauvrie. Nous sommes restés supérieurs dans toutes les choses dans

lesquelles nous l'étions véritablement naguère. La cathédrale de Salisbury est toujours bien plus belle que le *Woolworth Tower*, qu'elle soit ou non plus haute. Longfellow ne saurait monter à des hauteurs vertigineuses avec les actions américaines, ni Shakespeare tomber encore d'un ou de deux points avec les consolidés britanniques. Le cidre du Devonshire s'y fabrique toujours, mais ne peut l'être à Dayton, dans le Tennessee, ni même à Dayton, dans l'Ohio : les habitants n'ont même pas permission de s'y essayer, car voilà qu'une secte grossière de toqués venue des prairies a imposé son *tabou* à toutes les autres tribus.

Nous comprenons toujours mieux la liberté que les Américains — bien que la nonchalance même que la liberté engendre nous ait poussés à négliger quelque peu la défense de cette même liberté.

Nous devrions monter la garde autour de ces choses véritablement nationales et, en même temps humaines, sans chercher à nous excuser. Or, c'est ce que nous ne faisons pas. Les Anglais ont, par exemple, veillé avec un soin particulier sur quelque chose qui représente un symbole pour l'humanité entière, la flamme du foyer, l'idée du feu qui brûle en liberté. Il y a des poëles dans beaucoup de pays de l'Europe : au moins sont-ils pittoresques. Mais le chauffage à vapeur est étouffant, et n'est pas pittoresque ; et, à le rencontrer dans chaque chambre et chaque couloir, il vous fait un effet simplement déprimant. Eh bien ! cette invention américaine de qualité absolument inférieure est reproduite partout dans les hôtels anglais et même dans les maisons anglaises. Autant voir des artistes étrangers arrivant du bout du monde pour construire des édifices en un style nouveau s'inspirant de l'architecture des salles d'attente dans les gares. Autant voir des villes d'Europe fabriquer des brouillards londoniens. Il est vrai que les fumées de Londres représentent, si on les compare aux vapeurs de Boston, quelque chose de riche et de romantique. Il est pour ces habitudes américaines si déprimantes des excuses d'ordre local : ce n'est pas une raison pour que, à notre tour, nous nous laissions déprimer par elles. Peut-être l'air d'hiver est-il en Amérique un vent meurtrier : en Angleterre, il constitue le soufflé même de la vie. Tout au moins, l'est-il pour beaucoup d'Anglais qui l'aiment comme je l'aime et je me refuse à changer l'air même que je respire, fut-ce pour jouir de la condescendance des étrangers.

G.-K. CHESTERTON.

La vie du Vatican

Un livre sur les papes modernes, préfacé par M. Jean Carrère, dont le volume *Le Pape* a obtenu naguère un si légitime succès, se recommande de lui-même (1). La préface, d'une quarantaine de pages, vaudrait à elle seule qu'on se le procure, ne fût-ce que pour le récit de l'entrevue de Pie XI avec M. Carrère : On y verra quel fin lettré est le Pape glorieusement régnant, et combien

cet ancien explorateur des pics alpestres est aussi un admirateur enthousiaste des plus hauts sommets de la poésie et de la science.

On sera sans doute choqué d'entendre traiter Léon XIII de « cérémonieux et politique vieillard », et il me semble bien que, dans son admiration pour Pie X, M. Carrère exagère un peu son appréciation défavorable de l'illustre Pape, avec lequel Pie X fit un si profond contraste. Sans lui contester le droit de juger en historien l'action des papes défunts, on lui reprochera de perdre de vue les grandioses initiatives prises par le génial écrivain de tant d'encycliques, dont le rayonnement et l'influence persistent toujours et sont encore loin d'avoir produit tous leurs effets.

Il est vrai que M. Carrère se défend de faire, dans une simple préface, la critique de ce règne, qui fut long et glorieux. Mais quant à dire que le Pape de *Rerum Novarum*, de la constitution chrétienne des États, de la restauration de la philosophie thomiste, de l'antiesclavagisme, ne fut pas un grand pape, c'est là un jugement contre lequel l'histoire proteste et protestera davantage à mesure que le recul du temps (sans allusion au journal auquel M. Carrère collabore) prolongera les perspectives.

Mais ne cherchons pas chicane au préfacier ni à l'auteur qui l'présente, et ayons égard à l'esprit général du livre, si respectueux dans sa familiarité et si distingué dans ses indiscrétions au sujet des souverains qui ont successivement gouverné l'Église depuis Pie IX jusqu'à et y compris Pie XI.

C'est, en effet, toute la vie intime du Vatican que M. Carlo Prati fait connaître dans ce livre, traduit du *manuscrit* italien par M^{me} Carrère, et qui constitue donc l'édition originale d'un ouvrage destiné à ne paraître que plus tard en italien. Des fragments en ont été publiés, on le sait, dans la *Revue belge*, et de là quelques savoureuses anecdotes ont déjà pris leur vol dans la presse.

Celle-ci ne manquera pas de grappiller encore dans ces intéressants chapitres sur le régime alimentaire des papes, les vicissitudes du protocole, les rapports des papes avec leur secrétaire d'État et avec l'extérieur, leurs promenades hygiéniques dans les jardins du Vatican, la vie des cardinaux de curie (portraits bien suggestifs du cardinal Mathieu et du cardinal Billot), l'organisation des divers services du Vatican, pour l'administration de l'Église, les conditions actuelles des conclaves, etc.

Combien tous ces détails intéressent les catholiques ! Le peuple chrétien est très avide de connaître tout ce qui a rapport au Vatican. Les correspondances romaines dans nos journaux sont une rubrique indispensable et toujours suivie avec attention. La presse hostile, elle-même, ne manque pas d'exploiter cette curiosité, ne fût-ce qu'en lâchant périodiquement le « canard » (aussitôt abattu par un coup de fusil de l'*Osservatore romano*) de la prochaine sortie du Pape du Vatican.

L'année jubilaire aura singulièrement attisé cette curiosité. Les nombreux pèlerins, qui ont réalisé ce rêve de leur vie, d'entrevoir l'auguste personne du Souverain Pontife, dans les glorieuses salles historiques du Vatican, ont rapporté de Rome le vif désir d'être plus amplement renseignés sur la vie de tous les jours des palais apostoliques.

De nombreuses anecdotes agrémentent l'exposé de M. Carlo Prati, sans compter quelques potins ecclésiastiques qui circulent dans les salons romains : l'auteur leur fait, malicieusement, bon accueil, trop bon parfois, puisqu'il ne résiste pas à la tentation de rapporter des bons mots qui firent fortune, tout en reconnaissant qu'ils sont faussement attribués à de grands personnages.

* * *

Qu'on ne s'y trompe pas, cependant. Si ce livre décrit de préférence le côté humain, d'ailleurs si intéressant, d'une institution

(1) CARLO PRATI, *Papes et cardinaux dans la Rome moderne*, un vol. in-16, Paris, Plon, 9 fr.

divine, il n'en fait ressortir que davantage le prestige de la sainte Eglise. Comme le dit si bien le préfacier, « ces hommes que nous sommes habitués à ne voir qu'en cérémonie, revêtus de chapes d'or, coiffés de la tiare et suivis de cortèges, comme on les aime davantage et même comme on les admire encore plus quand on connaît la réelle et touchante familiarité de leur vie quotidienne. Car tous les êtres à la fois simples et grands ne peuvent que gagner à la révélation de leur vie privée. Il n'y a que les cabotins de l'histoire qui perdent leur prestige en rentrant dans la coulisse ».

Quoi de plus édifiant, en effet, que de montrer au grand public la vie de simplicité et d'abnégation que mènent, dans leur belle prison toujours quelque peu mystérieuse, ces grands vieillards chargés du poids de la sollicitude de toutes les Eglises et qui, du fond de leur retraite, embrassent journallement de leur regard le monde entier ! Revêtus d'un pouvoir absolu, dont ils n'ont à rendre compte à personne, si ce n'est à Dieu, maîtres de la conscience de millions d'hommes, ils exercent cette terrible puissance sans orgueil comme sans faiblesse, avec une sérénité parfaite, comme si, du haut de leur observatoire, ils dominaient vraiment toutes les tempêtes du monde. Ils peuvent, certes, souffrir du contre-coup des orages qui bouleversent les nations. Mais quoi qu'il arrive, ils sont si assurés de l'avenir, si confiants dans les promesses éternelles dont leur propre existence atteste la continuité, qu'aucun cataclysme n'est capable de les ébranler. Leur dynastie est unique et éternelle ; ils continuent une tradition sans hâte ni agitation, sachant bien que d'autres, après eux et jusqu'à la fin du monde, poursuivront leur tâche.

De les voir à l'œuvre, dans leur besogne quotidienne, comme les montre M. Carlo Prati, conscients de leur responsabilité, mais sans morgue ni vanité, graves et dignes, mais souriants et spirituels, il nous reste une impression de sécurité et de stabilité, qu'aucune autre puissance au monde, si solide et si respectée qu'elle paraisse, ne donnera jamais.

Chan. PAUL HALPLANTS.

La « Sainte-Thérèse » de Gaëtan Bernoville

L'année jubilaire 1925, qui a vu tant de canonisations, aura été aussi l'une des plus fécondes en beaux récits évocateurs de sainteté. Coup sur coup le *Saint Paul* d'Emile Baumann, le *Saint François d'Assise* de Chesterton et celui de Maurice Beaufreton, enfin la *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus* de Gaëtan Bernoville nous ont livré une vision renouvelée et enrichie de quelques-unes des vies héroïques dont se glorifie l'histoire chrétienne. A côté des hagiographies ternes et appliquées qu'une équipe de pieux producteurs « en série » continue de répandre sur le marché des livres d'édification, ces ouvrages vigoureux de maîtres du style ou de l'érudition se font une place à part et contraignent même le public profane à fixer un instant la sublimité de l'action divine dans l'âme qui se livre à elle.

Il est tentant pour des esprits qui savent leurs ressources et ont le goût de la vérité d'opposer aux traits acquis — par tradition séculaire ou convention incontrôlée — sous lesquels nous nous représentons les saints, une conception plus personnelle et qu'ils estiment plus juste de ces hautes figures. Baumann a résisté à la tentation et son *Saint-Paul* vaut surtout par le soin scrupuleux qu'il a mis à replacer l'apôtre dans son milieu, milieu naturel et

milieu humain, sans chercher à nous surprendre par aucune interprétation nouvelle de sa doctrine ou de son caractère : aussi n'a-t-il trouvé que des admirateurs. Beaufreton et Bernoville ont heurté avec quelque véhémence beaucoup d'opinions reçues touchant le *Poverello* et la sainte de Lisieux : leurs livres en seront longtemps sans doute, controversés.

Je n'ai pas dessein d'examiner ici le « cas » Beaufreton, mais seulement celui de « *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus* ». Encore éprouvé-je quelque scrupule à le faire, car tant de juges autorisés se sont déjà prononcés avec force — l'abbé Calvet, le père Doncoeur, Baumann lui-même, etc. — pour louer Gaëtan Bernoville d'avoir réussi son entreprise en ayant seulement souci de sincérité, que je crains de paraître un esprit chagrin en soutenant, non pas certes que ce livre d'amour et de foi n'est pas un très noble livre et très émouvant, et — comme l'écrit le père Doncoeur — « un beau travail français », digne d'être présenté « aux curiosités les plus difficiles d'amis même incroyants », mais que l'indiscutable et généreuse loyauté de l'écrivain ne nous donne cependant pas une image absolument exacte de la sainte. Sans le vouloir et peut-être parce qu'il tenait un peu trop à réagir contre une déformation fâcheuse, qui multiplie autour d'elle les airs penchés et les fleurs en papier, il est, je crois, tombé dans un excès inverse en faisant de la petite sœur Thérèse une « âme de tonnerre », une enfant tôt enivrée par les séductions du grand Pan et qui s'est contrainte à l'obéissance silencieuse du cloître pour dompter les rebellions d'une nature de feu, parmi la douloureuse incompréhension de son entourage.

* * *

L'*Histoire d'une âme écrite par elle-même* — personne ne le conteste — doit rester la source première de toutes nos informations sur sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Il est nécessaire de les compléter par d'autres témoignages et licite d'en tirer telle ou telle interprétation compatible avec ce que l'Eglise a retenu de ces témoignages avant de proclamer l'héroïcité des vertus de l'humble carmélite normande. A condition toutefois que nos conclusions n'aillent jamais contre la vraisemblance déterminée par le « contexte » — en l'espèce par l'atmosphère générale de l'*Histoire d'une âme* — ou contre des faits certains et indiscutés.

On peut ranger parmi ceux-ci ce que sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a eu à souffrir de la vie de communauté, notamment des gestes contradictoires et du tempérament autoritaire de sa Prieure, la Mère Marie de Gonzague. M. Auget des Rotours lui-même, dans sa biographie de la collection « *les Saints* », pourtant concertée avec le Carmel de Lisieux et très modérée de ton, fait plus que de le donner à entendre : il l'affirme explicitement. Après avoir noté qu'« au réfectoire, humble postulante ou novice, elle acceptait, avec une facilité dont on abusa, qu'on lui servit les restes et les rebuts » et combien, au monastère, en raison de sa complexion délicate, elle eut à pâtir du froid, il cite l'aveu discret de sœur Thérèse : « Le Seigneur permit que je fusse traitée très sévèrement », son mot à la mère Marie de Gonzague : « Ma mère, je vous remercie de ne m'avoir pas ménagée » et consacre deux pages à cet « ordre de souffrances particulièrement attristantes, celles qui vinrent de son entourage ». S'il est loin de les énumérer toutes, il souligne que la prieure « n'avait pas toujours assez d'esprit de suite ni de patience » et qu'elle éprouva « comme le sentiment mal défini d'un envahissement d'influences, nuisibles à son autorité jusque-là incontestée » devant la présence dans son couvent de ces quatre sœurs Martin, dont la fidélité à l'observance soulignait ce qu'elle pouvait y avoir toléré jusque-là non de relâchement proprement dit, mais de tiédeur et de puérités.

Bernoville a appuyé davantage sur les épreuves physiques et

morales que connut par la sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, et je crois qu'il a bien fait. Cependant a-t-il raison de reprocher à la mère Marie de Gonzague « un aveuglement déconcertant » et, par exemple, d'avoir donné « follement » à sœur Thérèse « la permission de suivre, quand elle n'en pouvait plus, en pleine austérité de Carême, les plus rudes exercices spirituels, alors que n'importe quelle mère de famille ou quelle prieure plus avisée l'eût envoyée au lit plus tôt? » D'autres que la mère Marie de Gonzague s'y seraient peut-être trompés, puisque nous savons que sainte Thérèse avait ce principe « qu'il faut aller jusqu'au bout de ses forces avant de se plaindre » et défendait à ses novices de rien révéler de son état lorsqu'elle se sentait épuisée (1). Si nous pouvons penser qu'elle s'illusionnait en se croyant plus forte que jamais durant ce Carême de 1896 où elle eut, le Vendredi-Saint, son premier crachement de sang (2), il est difficile de ne voir qu'une filiale exagération dans ces paroles de gratitude que conserve l'*Histoire d'une âme* : « Mère vénérée, les soins que vous me prodiguez pendant ma maladie m'ont encore beaucoup instruite sur la charité. Aucun remède ne vous semble trop cher; et, s'il ne réussit pas, sans vous lasser vous essayez autre chose. Lorsque je vais en récréation, quelle attention ne faites-vous pas à me mettre à l'abri des moindres courants d'air... » (1)

Il était trop tard, dira-t-on; il eût fallu s'en aviser plus tôt. Mais les voies où cheminent les saints et où peuvent cheminer, avec la permission de Dieu, des supérieurs d'ordres ne sont pas nécessairement les voies de la prudence ni même de la tendresse humaine; et, pour ma part, je me sens porté à approuver, sinon les mobiles (qui m'échappent), du moins le langage d'une prieure de Carmel lorsque je l'entends dire, comme la mère Marie de Gonzague à propos de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : « Une âme de cette trempe ne doit pas être traitée comme une enfant; les dispenses ne sont pas faites pour elle. Laissez-la, Dieu la soutient. »

Rappelons-nous ce qu'on lit dans la vie d'une autre sainte du même ordre, sainte Marie-Madeleine de Pazzi : comment Jésus lui-même fixa la mesure de ses austérités et ne permit pas qu'elle put jamais se nourrir, sauf le dimanche, d'autre chose que de pain et d'eau et marcher autrement que pieds nus, même au plus fort de l'hiver; comment aussi, pendant cinq ans, livrée en apparence au pouvoir des démons, elle connut le mépris de ses sœurs, qui pourtant avaient été et demeuraient les témoins constants de ses vertus, à tel point que des quatre-vingts religieuses que comptait le Carmel de Florence, deux seulement lui donnèrent le réconfort d'une estime fidèle : les autres, la voyant abandonnée, sans appui discernable, à la tempête furieuse, doutèrent d'elle à des degrés divers.

* * *

Mais il est permis d'estimer qu'il n'y a là qu'un détail. Je chercherais noise davantage à Bernoville de ce que, pour exalter l'héroïsme de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus à supporter la souffrance continuelle que lui fut la vie claustrale, il nous voile presque absolument le côté en quelque sorte accessible de sa sainteté, et ce qui en rend pour nous la leçon si féconde...

Une « petite voie » d'enfance spirituelle, sans événements extraordinaires, une fidélité quotidienne à son devoir d'état ou à son observance monastique ne comportent qu'aux yeux des sots un mérite moindre que certains prestigieux sacrifices. Sainte Thérèse fut héroïque, certes, mais elle le fut avec simplicité et, il faut le maintenir, avec douceur. La douceur, quoi qu'en dise mon ami

Bernoville, demeurera la caractéristique de celle qui a écrit l'*Histoire d'une âme* plus que la véhémence. Sainte Thérèse de Lisieux n'est pas sainte Thérèse d'Avila et je ne crois nullement la rabaisser en le constatant. Il y avait un péril à laisser sans protestation cette douceur authentique se muer pour beaucoup et par déformations successives, en fade sensiblerie, autoriser, dans l'imagerie et la statuaire, de doucereuses contrefaçons d'une réalité magnifique. Si émouvant que soit le portrait de sainte Thérèse qui s'est popularisé, j'ai vu d'elle chez Bernoville des photographies non retouchées et plus belles encore. Lui-même, d'ailleurs, insiste sur « l'union, chez Thérèse, d'une grande virilité d'âme et d'une énergie de fer avec cet esprit de confiance, de simplicité charmante, d'abandon total à la volonté de Dieu, qui est l'ésprit d'enfance (1). » Mais tant par l'éclat continu de son style que par le souci de mettre constamment en relief la vaillance de son héroïne, il finit malgré lui par la rendre moins proche de nous, moins notre sœur, que tous, en le voulant, nous pourrions imiter.

Et n'y a-t-il pas aussi quelque arbitraire, doublé de quelque invraisemblance, dans ce chapitre, d'ailleurs d'une belle venue littéraire, « l'Enfant parmi les hautes herbes », où Bernoville nous montre la petite Thérèse, âgée d'« à peine cinq ans, six ans », en proie à « l'ivresse de la prairie » et, lors de sa rencontre en rêve avec les deux diabolots agiles qu'il nomme agipans, réellement assoupie sous la chaleur de midi, au milieu des herbes odorantes? Mais les Buissonnets, Bernoville, n'étaient pas le Jardin de Béatrice, et Thérèse Martin avait beau aimer les fleurs, elle possédait deux sœurs aimées qui la chérissaient tendrement et eussent sans doute cru manquer à leur devoir de « petites mamans » en la laissant vagabonder, à l'heure chaude, seule, et s'endormir parmi les herbes insidieuses!

Malgré ces imperfections, qui ne nuisent nullement, du reste, au livre de Bernoville en tant que témoignage d'un « pécheur de bonne volonté » (selon le mot de l'abbé Calvet) appliqué à nous dire dans une langue forte et colorée, comment il a vu, lui, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, mais peut-être un peu à sa portée documentaire et objective, je n'hésite pas à conclure qu'il faut lire ce livre et que, l'ayant lu, on se défendra difficilement de l'aimer. Il recèle une telle flamme, une telle puissance de sympathie que, comme le *Saint François* de Chesterton, qui, lui non plus, n'est peut-être pas absolument le saint François de l'histoire, — il nous émeut d'abord comme œuvre d'art et de foi avant de nous toucher comme hagiographie. Il faut que les saints inspirent de ces belles passions : en se multipliant elles rapprocheront d'eux le monde lourd d'indifférence dont le salut leur importe plus que la vie même. Et n'est-ce pas là d'abord ce qu'ils attendent de nous?

MAURICE VAUSSARD.

(1) *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*, p. 85.

Catholiques Belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

(1) *Histoire d'une âme*, chap. XII.

(2) *Ibid.*, chap. IX.

(1) *Ibid.*, chap. X.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Une œuvre de salut

Sur l'initiative de la Société médicale belge de Saint-Luc, il s'est créé, le 28 mai 1925, un organisme qui s'intitule : *Aide médicale aux Missions catholiques du Congo belge*, sous le sigle A. M. M.

Son secrétaire, M. le docteur Warlomont, a publié là-dessus dans le *Bulletin de la Ligue pour les Noirs*, un rapport intéressant et largement documenté, qui vient de paraître en brochure. Nous craignons manquer gravement à notre devoir de publiciste catholique en ne saisissant pas nos lecteurs de cette question et en ne réclamant pas pour la nouvelle institution toutes leurs sympathies agissantes.

Quoiqu'il en puisse coûter à notre amour-propre de colonisateurs de fraîche date, nous sommes contraints de le reconnaître : nous n'avons pas encore converti le Congo en paradis terrestre. Nous y avons déployé, certes, un grand effort de civilisation et d'évangélisation, mais avons-nous suffisamment justifié, à l'heure actuelle, notre prise de possession par le développement et le progrès de la race, l'amélioration de ses moyens d'existence, l'enrichissement de sa vie? Est-ce que ces populations sont plus heureuses et plus prospères depuis que nous nous sommes imposés à elles comme leurs tuteurs? Qu'est-ce que le blanc a apporté au noir?

Ah! il est incontestable que les pionniers de l'Évangile ont créé au Congo, en bon nombre, des foyers de vie chrétienne et que nos hommes d'affaires l'ont industrialisé. Mais cette évangélisation est loin de s'être rendue maîtresse des dix millions de Congolais, et cette industrialisation à outrance a produit des effets si nocifs pour la race qu'il a fallu en ralentir le mouvement.

C'est un fait affligeant que notre pénétration n'est pas un pur bienfait. L'exploitation des mines du Katanga, par exemple, dévore vraiment trop d'existences et les chiffres de mortalité — à s'en tenir à ceux qu'on avoue — d'ouvriers noirs, choisis cependant parmi les plus robustes — plus de 250 décès sur 12,152 en six mois — prouvent à l'évidence que l'adaptation de la main-d'œuvre indigène à l'industrie est loin d'être encore réalisée.

Les noirs étaient certainement plus prolifiques avant notre pénétration, la population infantile s'est depuis raréfiée, elle est presque nulle dans les centres industriels et administratifs, elle n'abonde par hasard que dans les villages où nous n'avons pas encore mis le pied.

La cause de ce dépérissement? Elle est fournie par la science démographique et, à son défaut, le bon sens suffirait à l'indiquer : c'est qu'on n'arrache pas impunément à son habitat la plante humaine et que les déracinés sont inféconds. Recrutés au loin, souvent par force, astreints à un travail permanent, à l'odieuse corvée du portage, bouleversés dans leurs habitudes séculaires, ces noirs ainsi violentés ne sont plus dans les conditions favorables à l'épanouissement de la vie. Le R. P. Legrand l'a démontré dans ses études sur *La question sociale au Congo*, et le Bureau du Comité permanent du Congrès national, allégué par l'auteur, lui donne carrément raison. Ce Bureau n'a-t-il pas, récemment, poussé un cri d'alarme et réclamé d'urgence « le ralentissement momentané tout au moins du développement économique du Congo ».

La race a d'autres ennemis, à la propagation desquels, hélas, nous ne sommes pas toujours étrangers : la maladie du sommeil n'est pas vaincue, elle n'épargne pas des régions restées jusqu'à présent indemnes; le triste cortège des affections coloniales : pulmonaires aiguës et autres : dysenteries, malaria, pian, helminthiases diverses, s'est encore accru par la syphilis qui contamine le Congo dans son ensemble, surtout dans les grands centres, et par la tuberculose qui menace de devenir un fléau.

A l'encontre de toutes les autorités compétentes qui affirment

la dépopulation de notre Colonie, je ne sache pas qu'on ait produit une réfutation qui vaille. Tous les témoignages concordent dans le même sens et aboutissent à la même conclusion : notre Congo n'échappe pas au sort des colonies de l'Afrique équatoriale, il est menacé dans son avenir par le dépeuplement.

Notre devoir de nation tutrice est tout tracé : il nous appartient de sauvegarder et de conserver, il nous incombe même d'accroître et de faire prospérer le peuple que la Providence nous a confié, le peuple dont nous avons la charge et devant Dieu et devant l'histoire. C'est plus qu'une mission d'honneur qui nous est échue, c'est un devoir sacré inséparable de notre occupation, et nous trahissons la cause de l'humanité en nous désintéressant de cette tâche.

C'est ici qu'apparaît une fois de plus, dans une saisissante clarté, l'impuissance de l'Etat avec toute son organisation et tout le déploiement de ses forces. Il a son rôle, sans doute, mais il est subsidiaire. L'Etat peut envoyer des agents, des fonctionnaires, il peut les rémunérer grassement, il peut créer des commissions, organiser des enquêtes. Il y a une chose qu'il ne peut décréter ni commander : c'est l'esprit de sacrifice, l'esprit d'immolation, la flamme de la charité, l'amour du noir pour son âme, la vraie et sincère compassion pour ses misères, le dévouement ardent, incessant à les soulager, la noble passion de celui qui se penche sur son frère de couleur avec une profonde tendresse pour l'élever ensuite jusqu'à soi, pour le grandir en l'émancipant.

Ici, il faut la liberté, la liberté de l'apostolat, il faut l'idéal religieux, il faut des serviteurs de l'idéal.

Il est donc manifeste que le véritable agent de civilisation c'est le missionnaire, parce qu'il est désintéressé, parce qu'il ne connaît que les âmes et les intérêts de Dieu, parce qu'il se donne, se dépense, se prodigue, sans esprit de retour sur lui-même, parce qu'il est seul capable de se faire noir avec les noirs, parce qu'il est prêt à donner son sang pour l'âme du dernier d'entre eux.

Mais, il est une autre évidence, devant la tâche immense et complexe qui se présente au Congo, l'assainissement, l'épuration, la conservation, le développement, l'émancipation d'une race déchue, en proie à toutes les misères de l'âme et du corps, le missionnaire ne suffit pas : le médecin attiré des âmes a besoin pour collaborer au médecin des corps, *l'aide médicale* s'impose.

Les missions protestantes sont dotées de leur organisation médicale, les Compagnies industrielles ont leurs médecins, la mission catholique, la vraie mission rédemptrice et salvatrice, réclame les siens. Il est grand temps de l'en pourvoir, si l'on veut arracher notre Colonie à la ruine, si l'on veut sauver la race, si l'on veut faire œuvre de vraie et grande colonisation.

Il en est des médecins comme des missionnaires : l'idéal serait que la mission pût s'adjoindre des indigènes à ce titre et, sans doute, presque parallèlement, les noirs graduellement émancipés, fourniront et des médecins et des prêtres. Mais, en attendant, il faut voler au secours de ces populations dont nous sommes les tuteurs par une organisation médicale qui corresponde à leurs nécessités.

La pénurie des médecins au Congo est effrayante : le nombre total des médecins de l'Etat, des Compagnies et des missions protestantes est d'environ cent cinquante — environ cent présents — et sur ce nombre soixante-quinze appartiennent à des nations étrangères! Pour 10 millions d'indigènes, répartis sur une superficie égale à quatre-vingts fois la Belgique! Et cette poignée de médecins, localisés dans les grands centres, se trouve si malheureusement distribuée qu'il y a trois districts, chacun trois fois grand au moins comme la Belgique, où il n'y a qu'un seul médecin de l'Etat, si bien que dans le Kwango, pour une population de plus d'un million d'habitants, il n'y a qu'un seul et unique médecin, à Bandundu!

Cette situation est effroyable. Sans doute, nos missionnaires ont pour la plupart pris leur diplôme à l'École de médecine coloniale, nos religieuses sont des infirmières d'élite, pas mal de postes se sont outillés et organisés pour le service médical, mais il est clair que le missionnaire, absorbé par sa tâche d'évangélisation, ne peut courir

la brousse pour soigner les malades. Il sera pour le médecin de la mission un précieux coadjuteur, il pourra initier le jeune débutant à la langue, à la mentalité des indigènes, il l'appuiera de son crédit et lui permettra de vaincre la naturelle défiance des noirs pour le blanc. De son côté, le médecin, ainsi accrédité, pourra opérer sur le théâtre de la mission en s'aidant de son personnel et de ses ressources.

Il va de soi que cette admirable association du missionnaire et du médecin conjuguant leurs efforts pour la rédemption physique et morale des Congolais ne peut se réaliser qu'avec des éléments capables de se comprendre et de s'appuyer l'un sur l'autre dans un sentiment de mutuelle confiance. Chacun jouissant dans sa sphère propre de sa pleine liberté, mais s'animant de la même généreuse passion d'apostolat, il est impossible que de cette action harmonieusement combinée il ne résulte pas un bien immense.

Répondant à l'appel des missionnaires, notamment de Mgr De Vos, vicaire apostolique du Kwango; du R. P. Vanderyst, de Mgr Lagae, vicaire apostolique de l'Uelé oriental; la Société de Saint Luc a pris l'initiative d'une société d'Aide médicale aux Missions catholiques du Congo belge, qui a pour but de recruter, pour leur service, des médecins, infirmiers, infirmières et agents sanitaires.

Des médecins! Notre vaillante jeunesse universitaire qui a su déployer tant d'héroïsme pendant la guerre, ne se refusera pas à l'appel de ces hommes de cœur. Grâce aux subsides du gouvernement et aux ressources dont disposera l'A. M. M., les conditions d'engagement, prix de voyage compris, garantissent aux jeunes médecins une rémunération très honorable. Il ne sera pas dit que, devant le devoir, les étudiants de notre Alma Mater ont manqué de courage et d'audace ou même simplement de l'intelligence de leurs propres intérêts.

Le Comité directeur, au président ou au secrétaire duquel il faut s'adresser pour obtenir tous renseignements utiles, est ainsi composé :

D^r Morelle, professeur à l'Université catholique de Louvain, 28, rue Archimède, Bruxelles, président.

D^r Warlomont, général, médecin honoraire, 66, avenue de Cortenberg, Bruxelles, secrétaire général.

D^r Wibo, ancien assistant des hôpitaux, membre du Comité directeur du Collège des Médecins, 306, avenue Louise, Bruxelles, trésorier.

D^r Francotte, professeur émérite de l'Université de Liège, membre de l'Académie de médecine, 15, Quai de la Grand' Bretagne, Liège.

D^r Goedevels, 13, rue Crespel, Bruxelles.

D^r Havet, professeur à l'Université de Louvain, 149, rue de Namur, Louvain.

D^r Marchandise, ancien interne des hôpitaux, 12, avenue d'Auderghem, Bruxelles.

D^r Maroy, chef du service de médecine à l'hôpital Sainte-Elisabeth, 4, boulevard Saint-Michel, Bruxelles.

D^r Peeters, secrétaire de la Commission médicale provinciale, 8, rue Beyaert, Courtrai.

D^r Van Durme, professeur à l'Université de Gand, 34, rue de la Monnaie, Gand.

D^r Em. Van Hoeck, ancien interne des hôpitaux, 86, rue Dupont, Bruxelles.

J. SCHYRGENS.

AMÉRIQUE.

M. Frank H. Simonet, le publiciste américain bien connu, discute dans le Sunday Times, la question de savoir pourquoi les Américains sont impopulaires.

« L'impopularité, aujourd'hui presque universelle, des États-Unis en Europe, un des phénomènes contemporains les plus frappants », n'est pas sans impressionner non seulement le touriste d'occasion, mais surtout, cela va sans dire, les Américains qui se souviennent des sentiments dominant en Europe de 1917 à 1920.

Avant la guerre, l'Amérique était plutôt tolérée qu'aimée en Europe, bien que sa renommée, comme pays des milliardaires, d'occasions uniques, etc. impressionnât certainement les imagi-

nations. Les émigrés d'Europe faisaient de leur mieux pour entretenir cette renommée. On peut dire, somme toute, qu'en un certain sens l'Amérique était populaire, les Américains impopulaires.

En ce temps-là, du reste, ces derniers ne connaissaient en fait d'Europe que la Grande-Bretagne et ignoraient tout du continent européen.

Dès la seconde année de la grande guerre, on se rendit compte dans le vieux monde de toute l'importance des États-Unis, qui étaient encore neutres. Car la machine industrielle américaine avait été mise en mouvement pour approvisionner et ravitailler les Alliés; ceux-ci étaient à même de drainer les ressources américaines *ad infinitum*; et, pour la raison contraire, l'Allemagne se voyait menacée de la défaite.

À la longue, elle obligea les États-Unis à entrer en guerre, et la participation américaine rendit la victoire alliée inévitable. La puissance de leur effort, les millions de soldats qu'ils purent lever, les immenses emprunts de guerre souscrits avec enthousiasme : tout cela montra au monde ce que les États-Unis étaient devenus et ce dont ils étaient capables. Les armées américaines, toutes fraîches et étayées par la conscience d'une puissance illimitée, apportèrent la victoire, l'apportèrent facilement, l'apportèrent même à peu de frais.

Pour l'Europe, la victoire fut donc une victoire américaine. Ce furent les Américains, non les Français ou les Britanniques qui s'imposèrent à l'attention du Continent tout entier. Wilson était fêté à Paris comme le maître du monde, il était censé représenter la volonté de la nation américaine, laquelle venait de prendre aux yeux des Européens des proportions presque mystiques.

Avant la guerre, l'Américain avait semblé manquer de réelle puissance politique; il avait paru inexpérimenté et enfantin : le voilà qui semblait aujourd'hui revêtu d'une sagesse presque surhumaine. Les paroles wilsoniennes étaient accueillies par les masses fatiguées et désillusionnées comme des oracles célestes! Les Américains semblaient être moralement au-dessus des *standards* européens dans la même mesure où leur richesse et leur puissance étaient supérieures à la puissance et à la richesse de l'Europe!

Mais, à tous les points de vue, un seul excepté, les États-Unis n'ont pas réussi à réaliser les rêves de l'Europe de 1919. Ils ont certainement soulagé la détresse de millions d'affamés (ce qui, avouons-le, est beaucoup); à part cela, ils ont semblé aux Européens manquer non seulement aux espoirs placés en eux, mais aussi aux promesses énormes mises en circulation dans l'atmosphère surchauffée de la Conférence de Paris.

Premier acte de la participation américaine au grand drame : les Américains arrivent en proclamant bien haut leur intention « d'assurer la démocratie au monde » (*make the world safe for democracy*).

Dernier acte : s'étant solidement retranché sur son Continent, l'Oncle Sam insiste sur le paiement de tout ce qui lui est dû. Messie des nations hier, l'Amérique personifie aujourd'hui — leur Shylock.

La masse des Américains explique cette transformation à son égard de la mentalité européenne par de la jalousie pure entretenue par une incroyable ingratitude. La masse des Américains croit :

1. Qu'elle a sauvé l'Europe au prix de gros sacrifices;
2. Que l'Europe refuse de compenser une part raisonnable de ces sacrifices;
3. Qu'elle se refuse en plus à être « sauvée de façon permanente ».

Non seulement, les sommes prêtées ne sont pas remboursées, dit-on, mais, au lieu de l'être, elles sont utilisées d'une façon qui pourra amener un jour un nouveau conflit. L'argent prêté pour remporter la victoire et restaurer la vie normale est employé à des fins toutes différentes : on construit de nouveau les machines de guerre; on entretient la rivalité entre peuples.

Telle est l'impression américaine.

Mais il n'est pas moins essentiel de comprendre le point de vue européen, spécialement en ce qui regarde les dettes, puisque cette question des dettes est pour les yeux européens et les oreilles européennes la manifestation ultime de ce qu'est l'idéalisme américain.

L'Européen raisonne ainsi : pendant que les peuples de son continent peinaient, souffraient et se sacrifiaient pour des principes embrassés plus tard par l'Amérique avec un zèle furibond, celle-ci croissait en puissance et en richesse.

Entrant en guerre, à un moment où les belligérants étaient tous arrivés à l'épuisement, elle remportait la victoire en consentant très peu de sacrifices. La lutte terminée, l'Amérique était, à proprement parler, le seul vrai vainqueur. Ses ressources n'avaient pas été amoindries : elles avaient, au contraire, augmenté.

Forts de leur puissance, les Etats-Unis imposèrent à l'Europe un traité de paix qui, pratiquement, faisait violence à toutes ses conceptions. Cet arrangement ne fut, somme toute, accepté que parce que l'Europe croyait qu'il y avait derrière toute la puissance américaine. Là-dessus, voilà que les Américains le renient tranquillement, se retirent chez eux, se désolidarisent de toute responsabilité inhérente à une association formée en vue d'un but commun... puis ne reparissent, de temps en temps, que pour discuter les questions d'argent.

En Europe, on voit assis au milieu des ruines, les vainqueurs comme les vaincus. Les événements d'aujourd'hui font revivre les terreurs d'antan. Pendant ce temps, toutes les nouvelles qui viennent d'au delà de l'Atlantique décrivent le luxe et le confort qui y règnent, tandis que chaque télégramme arrivant par le câble ne parle que du règlement des dettes.

Résultats de la guerre pour l'Angleterre : un million et demi de chômeurs, que les contribuables doivent entretenir; les impôts sont sans exemple; la vie économique même du pays semble être en jeu... Mais Washington a demandé inexorablement à être payé!

Pour la France : la restauration des régions dévastées a absorbé tout l'argent liquide de la nation. Elle avait lâché la frontière du Rhin se fiant à la promesse de Wilson; mais l'opinion américaine a tout simplement répudié cette promesse. Ce qui n'a pas empêché cette même opinion de demander incessamment la réduction de la puissance militaire française. Et en présence d'une Allemagne défaillante, c'est un plan américain qui a réduit des deux tiers ce que le Reich aurait dû rembourser.

Pour ce qui est de l'Italie, l'Amérique tout à la fois ferme ses portes à l'immigration italienne — et veut être payée. Elle exclut le travail européen; elle a élevé des barrières douanières formidables à l'intention des produits manufacturés d'Europe; elle interdit au nom de la Prohibition, l'entrée des vins français. Mais les Etats-Unis ne cessent de parler des dettes.

En fin de compte, voici ce qui arrive: l'Europe voit dans l'Amérique le seul vrai vainqueur de la guerre. Les masses européennes voient — à tort — la cause de la prospérité de l'Amérique dans leurs sacrifices et la rendent responsable de leur misère. On ne cesse, avec cela, de les entretenir du bien-être des foules américaines. Pendant ce temps, les exigences de Washington deviennent de plus en plus pressantes.

Il n'est pas en Europe une seule nation qui n'associe sa détresse aux actes de l'Amérique; qui ne voie dans la prospérité américaine une des raisons de ce qu'elle a à endurer. Et comme les paiements européens s'étendent à deux générations au moins, il est difficile de supposer que l'impopularité des Américains puisse disparaître avant cette date.

M. Simonds conclut en disant que, puisqu'il est Américain, il ne partage pas, cela va sans dire, le point de vue européen; mais ce qui le frappe c'est qu'aux Etats-Unis, on se rend si peu compte de la profondeur et de la vitalité de la défiance et de l'antipathie européennes à leur égard, antipathie et défiance bassées sur le sentiment qu'à l'Europe d'avoir été injustement traitée et cruellement abandonnée.

par le dernier bateau, nous apprend que le père Gille était parti d'Angleterre pour la Belgique et Rome, pour se rendre de là à Calcutta. Mais à Rome l'ordre l'attendait de ne pas revenir aux Indes, dans ce pays auquel il portait tant d'affection et dont il avait épousé avec tant d'ardeur les intérêts.

Le père Gille était le premier journaliste catholique de l'Inde, le plus brillant et le plus ardent, et l'interdiction qui lui est faite de revenir est un coup sérieux à la cause du journalisme catholique dans ce pays. Il a dirigé durant plus de huit années le *Catholic Herald*, avec autant de distinction que d'exceptionnelle habileté; et sous cette direction le journal est devenu extrêmement populaire et a pris les allures d'un organe autorisé de l'opinion publique. Dans ses commentaires sur les questions du jour il était toujours aussi lucide que primesautier, et ce qu'il écrivait était souvent reproduit par les journaux non-catholiques de l'Inde et par la presse catholique étrangère.

C'était un optimiste irréductible qui possédait au suprême degré le don de l'expression et celui de l'humour. Franc, rempli d'animation, actif, débordant d'idées nouvelles, il pouvait exprimer ses vues dans le *Catholic Herald* avec une entière liberté. Ce qu'il pensait il le disait sans ambages et sans pitié, avec un respect minimum (ou pas de respect du tout) pour les usages établis.

Ces innovations dans le domaine du journalisme catholique lui firent beaucoup d'adversaires, mais le père Gille fut appuyé par son archevêque, défenseur résolu de la liberté, dans des limites raisonnables, de la presse catholique. Pour aimer le journalisme, écrivait-il un jour dans son organe, il faut la peau d'un bison, pour aimer le journalisme catholique, celle d'un rhinocéros. Parole éminemment vraie en ce qui regarde l'Inde : les directeurs de journaux catholiques y écrivent à l'intention d'une foule bigarrée, où chacun a ses goûts et ses inclinations à soi, où chacun a, quant à la façon de mener un journal, ses propres idées et ses propres principes. La carrière mouvementée du père Gille comme directeur de l'*Herald* nous montre que les critiques intermittentes qui pleuvaient sur lui, une semaine après l'autre, ne pouvaient à peu près rien sur lui, qu'il ait eu ou non une peau de rhinocéros.

Le père Gille débuta dans sa carrière de missionnaire comme professeur de rhétorique au séminaire pontifical de Kandy. Les centaines d'étudiants qui ont passé entre ses mains peuvent témoigner du soin qu'il prit à leur inculquer les règles de la composition, théorique et pratique, et de l'ingéniosité des méthodes auxquelles il eut recours pour leur faire acquérir la lucidité de la pensée et la facilité de l'élocution. Le père Gille quitta Kandy et se rendit à Kusseong, pour y faire des études théologiques, en décembre 1909, et fut ordonné prêtre en décembre 1912. Ayant achevé à Ranchi ses études théologiques et son tertiaire, il fut nommé professeur au collège de Saint-François-Xavier à Calcutta. C'est en janvier 1917 qu'il devint directeur de l'*Herald*; à ce titre, il voyagea beaucoup de tous les côtés, visitant Bombay, Goa, Madras, Mangalore, Malabar et la Birmanie. Tout en voyageant il étudiait les conditions dans lesquelles se trouvait l'Eglise; ses impressions, il les notait dans une série de captivants articles publiés plus tard en volume.

D'après nos renseignements, il a été interdit au père Gille de retourner aux Indes à cause de ses opinions sur la question du clergé séculier, dont il était l'ami le plus sincère, le plus enthousiaste, le plus désintéressé.

INDES

Le Père Gille

The Catholic Leader du 15 octobre 1925 publiait la note suivante sur le père Gille, jésuite belge, aux Indes depuis plus de vingt ans :

Un télégramme nous apprend que le R. P. Albert Gille, directeur du *Catholic Herald of India* a été prié de ne pas revenir aux Indes. Cette nouvelle impressionnera fortement ses nombreux amis et admirateurs aux Indes qui avaient espéré l'y voir retourner, comme il en avait eu l'intention, dans le courant de ce mois. Le père Gille était parti de Bombay pour l'Europe le 1^{er} juin, se rendant en Belgique, en Allemagne et en Angleterre. A la fin d'août, il prenait part au Congrès des Missions, à Louvain, puis partait pour l'Angleterre. Le *Universe*, du 18 septembre, arrivait

JAPON.

D'après un article de Geoffrey Drage : L'Enigme du Japon, dans The Edinburgh Review, d'octobre 1925.

Quelle est au juste la signification des préparatifs militaires et navals du Japon d'aujourd'hui? Et l'opinion du Premier ministre britannique, exprimée au nom du Cabinet, il y a quelque temps, que, en ce qui concerne le Pacifique, il y a absence « d'antagonisme naval », cette opinion sur quoi se base-t-elle?

A première vue, il ne semble pas que l'optimisme de M. Stanley Baldwin se justifie. Le Japon a, lors de l'adoption par les Etats-Unis, de la loi sur l'immigration, célébré le jour où cette loi est entrée en vigueur comme « le jour de l'injustice », et les deux Chambres adoptèrent des ordres du jour déclarant qu'il avait été porté atteinte à une amitié vieille de septante ans.

A la même date, un Japonais se suicidait devant l'ambassade des Etats-Unis pour bien marquer à quel point la nation ressentait l'insulte qui lui était faite.

« Jamais l'Empire du Japon n'a subi un outrage de la part de l'étranger », dit un manuel officiel d'histoire.

L'armée nipponne compte sur pied de paix près de 216,000 hommes, à supposer les réductions annoncées le 1^{er} mai dernier. Le nombre des divisions est de vingt et une dans l'infanterie. Sur pied de guerre, l'armée serait forte d'un million d'hommes, mais M. Bryan, auteur de l'ouvrage *Japan from Within* (Le Japon vu de l'intérieur), double ce nombre, et un autre auteur, M. Longford, ancien vice-consul à Nagasaki, affirme que les réformes auxquelles il est actuellement procédé ont pour objet de doter le Japon, en 1930, de 4,500,000 soldats.

Le nombre des recrues serait de 450,000 par an.

L'enseignement inculque et maintient l'esprit militaire. On ne pense guère à prêcher le pacifisme. Et on ne cesse de répéter aux élèves que, mourir pour l'Empire, lorsqu'ils seront appelés à la faire, est le premier des devoirs.

« Au jour de la victoire, attache plus fort les cordons du casque », dit une maxime du plus grand des généraux et hommes d'Etat nippons, et le Japon n'a eu garde de ne pas la suivre, fût-ce après la guerre de Chine, ou la guerre de Russie, ou, enfin, la grande guerre. L'achèvement du programme de constructions navales n'a été retardé que d'un an seulement (de 1928 à 1929), celui du programme militaire de cinq (1940 au lieu de 1935).

La vie économe et simple; le culte de la loyauté et de la discipline; le principe que mieux vaut se suicider que de se rendre; une très grande discrétion au sujet des questions militaires: tels sont les points les plus importants de l'enseignement militaire japonais.

On a prétendu que le Japon avait été entièrement paralysé par le tremblement de terre. Il est certain que l'importance économique de ce tremblement a été fortement exagérée.

En réponse à la question: Quelles sont les raisons qui poussent le Japon à consacrer le tiers de son budget aux dépenses militaires et navales, M. Bryan, déjà nommé, répond: « Toute la population est absorbée par l'ambition de dominer dans le monde politique et commercial d'Asie orientale. » Il ne s'agirait pas là seulement d'un désir de gloire et de conquête, ce serait aussi une nécessité économique impérieuse, puisque c'est du Continent asiatique, en premier lieu, que le charbon reçoit son charbon et son fer; puisqu'il espère contrôler ce vaste débouché.

Si, en 1889, une constitution à la prussienne a été promulguée, dans tout ce qui regarde l'armée, la marine et les affaires étrangères ce sont le Conseil des anciens et les chefs de l'état-major général de l'armée et de celui de la marine qui ont voix décisive. Le Parlement est ici impuissant. Le ministre de la Guerre ou celui de la Marine (le premier toujours un général, le second, un amiral), encourent-ils le déplaisir du Conseil des anciens, celui-ci les oblige à se retirer. L'un et l'autre ont le droit de faire appel à l'Empereur et peuvent continuer à rester à leur poste, malgré les changements de Cabinet. Les chefs d'état-major (armée et marine) sont responsables devant l'Empereur directement. Les deux état-majors peuvent agir indépendamment du ministère des affaires étrangères dans les questions politiques, de leurs ministères respectifs dans les questions militaires. Il leur arrive dès lors, parfois, de se mêler de choses ne les regardant pas, à proprement parler, mais, sous ce rapport, le Japon n'offre rien d'exceptionnel...

En tous cas, ce pays ne semble nullement enclin à diminuer sa puissance militaire. Devenu monarque militariste à la place d'une espèce d'ermite religieux, l'Empereur est, d'après l'enseignement officiel, d'essence divine et, à un certain point, chef de chaque famille japonaise. C'est sous les auspices de cette doctrine qu'a pris naissance la fameuse doctrine guerrière du *Bushido*, inconnue il y a une trentaine d'années, mais qui, aujourd'hui, domine partout.

Il ne faut pas, dès lors, attacher une importance exagérée aux débats de la Diète. Le suffrage universel, introduit cette année et qui donne le droit de vote à quinze millions d'hommes, rendra peut-être plus difficiles les méthodes de corruption jusqu'ici employées, — à moins que, tout au contraire, il ne favorise, comme en Grande-Bretagne, la corruption en masse du corps électoral.

Y compris 17,000,000 de Coréens et 4,000,000 d'âmes dans l'île de Formose, le Japon avait, en 1920, 77 millions d'habitants, contre 33 millions en 1871.

En 1877, les exportations et importations japonaises atteignaient un total de 50 millions de yens (le yen équivaut à peu près à dix francs au cours du jour), contre 927,000,000 en 1907, et 3,673 millions, en 1922.

Dans ce développement gigantesque, les guerres victorieuses ont eu (un auteur japonais, fonctionnaire important du ministère des Finances, le reconnaît) d'heureux résultats, et si l'industrie japonaise a pris un semblable essor, c'est aux nécessités de la guerre, qu'elle en est, en très grande partie, redevable.

C'est ainsi qu'une nation fière, ancienne et belliqueuse est, en soixante ans, sortie de son isolement, a rejeté les fers du système féodal, s'est approprié toutes les inventions du génie moderne et est, à l'heure actuelle, une des quatre plus grandes Puissances du globe. En la conduisant vers de pareilles cimes, ses dirigeants en ont fait un grand pays industriel, dépendant de ses exportations, alors que le gros de la population continue à s'adonner à l'agriculture et à la pêche.

La population du Japon propre compte, on l'a vu, 56 millions d'âmes et augmente de 750,000 âmes tous les ans; une partie notable du pays ne peut être cultivée. Le prix de la vie a augmenté de façon sensible; les salaires, à un degré moindre. La récolte de riz n'est plus suffisante pour les besoins de la population: celle-ci doit, dès lors, soit émigrer, soit contribuer à augmenter l'exportation pour pouvoir subvenir à son entretien par ce qui est importé. On sait les entraves que l'Empire nippon voit se dresser devant lui dans le domaine de l'émigration.

Comme importation sont à signaler surtout le coton, le charbon, le fer, ce talon d'Achille du Japon. Du point de vue de la richesse en mines de charbon, le Japon est au-dessous de l'Espagne et deux cent cinquante fois au-dessous de l'Amérique. Voilà les raisons qui poussent ce pays à tâcher de garder la haute main sur les mines de charbon et de fer dans le Chantoung et en Mandchourie, comme dans la vallée du Yangtze.

Le Japon exporte surtout la soie. A part cela, il est peu probable qu'il puisse tenir tête à ses concurrents sur les marchés mondiaux. Et il voit se dresser devant lui une difficulté nouvelle: la production toujours croissante de la soie artificielle.

Il convient de noter que si de grandes maisons comme les Mitsui et les Mitsubishi sont au-dessus de tout reproche, le gros des commerçants japonais laisse à désirer du point de vue de la bonne foi.

Le Japon en est donc réduit, en fait de débouchés, à la Chine et à l'Asie orientale. Il a annexé la Corée, il s'est établi en Mandchourie méridionale et s'efforce d'étendre son influence dans le sud de la Chine. Il avait commencé à fortifier ses positions sur le Continent asiatique dès la fin de la guerre avec la Russie. Un grand nombre de sociétés patriotiques fut alors fondé, dont l'Association pan-asiatique formée par le comte Okouma et l'Association Indo-japonaise. Vers la même date, l'Alliance anglo-japonaise, comme imposant des bornes à l'expansion nationale, devenait impopulaire.

En janvier 1915, le Gouvernement japonais présentait à la Chine les fameuses vingt et une demandes, lesquelles, si la république céleste y avait fait droit, eussent donné au Japon sur la Chine un protectorat militaire et économique complet. La plupart durent être concédées en mai 1915. Non seulement le Gouvernement anglais n'avait pas été prévenu, comme le traité d'alliance en faisait, au Cabinet de Tokio, un devoir, mais, au début, ce Cabinet voulait imposer le secret à la Chine. L'affaire transpira pourtant.

Depuis Versailles, le Japon s'est consacré à l'augmentation de sa puissance militaire et navale avec beaucoup d'énergie et sans en faire mystère. La Conférence de Washington n'a pas apporté d'entraves à ses constructions navales: elle lui a seulement permis de ne pas construire de cuirassés et de consacrer son activité navale à d'autres types de vaisseaux. Il a dès lors construit des croiseurs, des torpilleurs et des sous-marins, accumulant les dépôts de pétrole, fortifiant ses bases navales, mettant la dernière main à son système de défense sur terre.

Le ministère actuel, reconstruit en juillet, sera, vraisemblablement, renversé sous peu, à la suite soit d'une crise industrielle (le nombre des sans-travail était, en janvier de 3,400,000), soit d'un attentat anarchiste, soit d'un accès d'indignation provoquée par quelque nouvel outrage à la fierté nationale. Le parti militaire, dont le général baron Tanaka, un homme extrêmement capable, est le chef, parti quelque peu discrédité, il est vrai, par les événements de Sibérie, qui ont suivi la grande guerre, pourrait aussi intervenir et provoquer une crise ministérielle.

Certains indices démontrent aussi que, malgré toute l'adresse des Nippons, la situation commerciale est loin d'avoir toute la stabilité désirable. Dans l'industrie du fer et de l'acier, si importante du point de vue naval et militaire, on relève aussi des symptômes inquiétants.

Le grand nombre de chômeurs; le socialisme qui se propage dans les masses ouvrières, voilà encore des facteurs qui peuvent donner à réfléchir. A signaler l'extension du mouvement féministe, lequel, du même point de vue, peut jouer un rôle très important, vu les conditions abominables de travail dans les usines et fabriques, pour les femmes tout spécialement.

Somme toute, pourtant, on peut dire que le peuple japonais est encore assez docile pour crier *banzai*, s'il y a guerre — avec la Chine par exemple. Le Gouvernement Kato a, jusqu'ici, poursuivi une politique extérieure prudente, mais il y aura, à ce point de vue, incertitude, si c'est Tanaka qui prend le pouvoir.

Quelle est donc la situation de la Grande-Bretagne en Extrême-Orient?

Elle a à y faire face à une nation brave, ambitieuse, ayant des besoins économiques pressants. De par la Conférence de 1921 et ses propres efforts, cette nation a sur mer une situation invincible et dispose sur terre d'une nombreuse et excellente armée. En Chine, la Grande-Bretagne est ouvertement bafouée; on peut dire que tout ce qu'elle y a conquis depuis 1840 s'en va à vau l'eau. Va-t-elle capituler définitivement, abandonnant le seul grand marché qui lui reste?

Surtout ne soyons pas trop sévères pour les managements de l'Empire du Soleil-Levant dans le domaine des accords internationaux. Rappelons-nous le traité sino-américain de 1861, qui dut être abrogé, sur les instances de la Californie, en 1876; les déclarations des Puissances sur l'intégrité de la Chine, suivies par les événements de 1887 et de 1898 (Kiao-tchéon, Port-Arthur, Weihaiwei), le traité des Alliés avec le Japon, relatif au Chan-toung, traité qui, après la guerre, n'a pas été observé...

Quoi qu'il en soit, que l'Angleterre ouvre les yeux à l'état de choses en Extrême-Orient. Cette situation est grave. Mais de quelque façon que la Conférence de Pékin se termine, ne blâmons pas les diplomates, si celle-ci devient un autre « Lausanne ». Car, comme à Lausanne, les hommes politiques auront forcé diplomates et marins à faire, selon le dicton anglais, des briques sans paille!

LITHUANIE

La situation

La rédaction de la Frankfurter Zeitung recommande à l'attention toute spéciale de ses lecteurs l'article suivant du docteur Walther Harich, sur la Lithuanie :

La Lithuanie, à la fin du Moyen âge de beaucoup la plus forte puissance de l'Est-Européen, était en partie gréco-orthodoxe, en partie païenne, lorsque, grâce à l'adresse politique de la Curie romaine et du grand-duc Jagiello, elle contracta une union personnelle avec son ancien rival, la Pologne. A elles deux, les Puissances alliées abattirent, en 1410, à Tannenberg, l'ordre teutonique allemand.

A peu près au même endroit, 504 ans plus tard, l'Allemagne reprenait sa revanche sur les Slaves, en écrasant une des deux armées russes qui avaient envahi la Prusse orientale.

En 1413, l'union de Horodlo consacrait la fusion polono-lithuanienne. Les efforts de Witowd d'empêcher la polonisation de la Lithuanie n'aboutirent à rien. Cracovie et Varsovie travaillèrent énergiquement à catholiciser la Lithuanie. Plus tard, à l'époque de la Contre-Réforme, les Jésuites achevèrent cette œuvre de catholicisation. Après les partages de la Pologne, la Lithuanie devint province russe. Du tourbillon de la grande guerre, elle a émergé derechef comme Etat indépendant après un sommeil de cinq siècles.

Deux facteurs ont exercé une grande influence sur le peuple lithuanien : l'Eglise romaine; l'administration russe. Aujourd'hui, l'un et l'autre se font sentir dans la vie lithuanienne de façon fort marquée. Chose bizarre : si l'Eglise lithuanienne est catholique et romaine de nom, elle a une apparence quelque peu russe et orientale. Les ecclésiastiques de rang inférieur portent le titre de popes. Nulle trace d'une influence spirituelle et féconde sur le peuple. Il y a un abîme entre le clergé de Lithuanie et le clergé, catholique aussi, de la région de Mémel. Ici, aucune fusion n'est possible. Le Vatican avait envoyé un représentant spécial

à Kowno pour tâcher de régler les relations entre les deux clergés; ce représentant put se convaincre bien vite qu'il n'y avait rien à faire. Au grand mécontentement de Kowno, Mémel — lorsqu'il aura été détaché, du point de vue ecclésiastique, de l'Allemagne — formera sans doute un évêché à part.

Ce n'est pas dans l'Eglise de Lithuanie seulement que se manifeste la tradition russe. Durant plus d'un siècle et demi, la langue officielle fut le russe, la langue populaire, le polonais. Aujourd'hui encore, il existe pas mal de fonctionnaires qui ne parlent que le polonais ou le russe. Les méthodes administratives russes fleurissent toujours sur les ruines de ce qui fut l'Empire des tsars. Le fonctionnaire mal payé — celui qui a succédé au *tschinovnik* — se crée d'autres ressources encore. Il ne saurait faire autrement. Comment un pays gouverné cinq siècles durant par des étrangers, pourrait-il s'octroyer, en une fois, une administration « à la hauteur »?

L'analphabétisme prospère toujours. On ne sait compter — les paysans au marché, les fonctionnaires dans leurs bureaux — que lorsque le calcul est lié à un objet matériel, à l'appareil à calculer, en usage en Russie, par exemple. Les ronds en bois noirs et jaunes de cet appareil sont toujours manipulés avec virtuosité. Ici les doigts calculent plus vite qu'une tête d'écolier après six ans d'école. C'est le cas de noter qu'il n'y a pas, en Lithuanie, d'enseignement obligatoire parce qu'il n'y a pas d'instituteurs en nombre suffisant. Dans les écoles, on voit, côte à côte des jeunes gens de trente ans et des enfants de six. C'est lentement que dans ces circonstances, s'édifie une corporation d'instituteurs et une administration; le jour viendra où la Lithuanie aura l'une comme l'autre; mais en attendant, cet effort de tout un peuple est émuant. Jusqu'ici, aucune uniformité, partout la multiplicité russe, mais le jour viendra où le but sera atteint.

Tout ce qui touche au communisme inspire en Lithuanie la plus grande méfiance. Une lutte acharnée est menée contre le spectre invisible du communisme, dont on ne parvient pas à se saisir, bien que tout le monde soit persuadé que le fantôme est là. En ce qui concerne l'armée, les soldats juifs sont tout spécialement suspectés d'être contaminés. Il n'y a pas de parti communiste en Lithuanie, la loi l'interdisant. Des relations secrètes avec Moscou existent certainement, mais il ne convient pas d'exagérer ce danger.

Le gouvernement lithuanien est catholique. Malheureusement, en Lithuanie, le clergé est porteur de certaines traditions russe parmi les moins bonnes. L'état dans lequel se trouvent les régions catholiques d'Allemagne démontre combien sont injustes les accusations parfois proférées contre l'Eglise catholique d'« abrutir le peuple ». Mais en Lithuanie, le clergé maintient certainement les populations à un niveau inférieur de développement, non par mauvaise volonté, mais parce qu'il lui semble que leur état est tel que Dieu l'a voulu. Pour ce qui est des trois partis gouvernementaux formant la majorité à la Diète et disposant à peu près du même nombre de sièges (démocrates-chrétiens, union économique, union catholique ouvrière), ils sont bien moins des adhérents de l'Eglise romaine que les dignes successeurs de la bureaucratie absolutiste russe. Ils estiment que c'est pour eux qu'existe le peuple; ils haïssent les idées occidentales; ils détestent les Allemands de Mémel et aimeraient bien les anéantir.

L'antipolonisme est propre à la fois au gouvernement et à l'opposition. Le coup de main polonais sur Wilna a eu pour conséquence la suppression de la grande propriété foncière polonophile. L'Eglise catholique — le caractère en est différent dans les deux pays — n'est pas à même de jeter un pont par dessus le gouffre. Le gouvernement a utilisé le mouvement antipolonais et en profite pour maintenir dans le pays une espèce de milice fasciste dont le mot d'ordre est : *Libération de Wilna*. C'est un facteur avec lequel il faut sérieusement compter.

L'opposition est assez forte pour avoir de sérieuses chances de triompher aux élections prochaines, et tout entière germanophile, jusques et y compris quatre députés polonais de la Diète.

Parmi les groupements qui la forment, le parti populaire paysan semble surtout appelé à jouer un rôle important. Républicain, il veut « servir le peuple dans les questions sociales ». Il se base sur les traditions historiques lithuanienes, certains éléments allant jusqu'à vouloir rétablir le culte de l'antique dieu lithuanien Perkunos. Les souvenirs qu'a laissés ce dieu sont, du reste, bien plus vivants encore dans le peuple lithuanien que les réminiscences d'Odin en Allemagne.

DEVENEZ MEMBRES DU CERCLE SAINT-CAPISTRAN
 Cotisations pour 1926 : 5 frs. Membre protecteur : 12 frs. Membre d'honneur : 20 frs.
 La carte de membre donne entrée aux conférences. N° specimen de la REVUE sur demande.
 PUBLICATIONS D'ACTUALITÉS QUI ONT LEUR PLACE INDIQUÉE DANS TOUTES LES BIBLIOTHÈQUES

LA LECTURE AU FOYER
 SOCIÉTÉ D'ÉDITION, 15, RUE VANDERLINDEN, BRUXELLES.
 Chèques Postaux 89.217. Téléphone 59866.

Marcel Anciaux. — <i>Un martyr national. Ph. Baucq.</i> 1 hors-texte.	fr. 5.00
Léon Arendt. — <i>Christ de Limbourg</i> 23 h-t. 3 ^e éd. revue 11-207 mil.	» 4.00
Ignace Beaufays. — <i>Aux premiers jours de l'Église.</i> 6 h-texte.	» 7.50
— <i>Aux premiers jours de l'Église.</i> 11. S. Paul. 5 hors-texte.	» 7.50
— <i>Attirances de l'au-delà dans le P. Valentin Paquay.</i> 4 h-texte.	» 1.00
— <i>Le chemin de la croix.</i> 4 hors-texte.	» 2.50
— <i>Idéal d'Irland et Juifs modernes.</i> 7 h-texte.	» 1.00
— <i>Œuvre de Mahomet.</i> 11 h-texte.	» 2.00
— <i>Rayonnement virginal de Ste Thérèse de Lisieux.</i> 5 h-t.	» 2.00
— <i>Témoignage évangélique.</i> 1 h-texte.	» 1.00
Georges Blondel. — <i>La question rhénane.</i>	» 1.00
François Braun. — <i>Les Dominicains.</i>	» 2.00
Cte Carton de Wiart. — <i>Congo d'aujourd'hui et de demain.</i> 25 h-texte.	» 1.00
Cte Carton de Wiart, J. Renkin, Général Baron Jacques, Th. Gollier, Cte R. de Briey. — <i>Trentenaire du « Rerum Novarum ».</i>	» 1.00
Alfred Cauchie. — <i>Godofroid Kurth.</i> 1 h-texte. Luxe, fr. 5; ordin.	» 3.50
— <i>Cardinal Newman.</i> 1 h-texte. Prêt. Léon Van der Essen	» 1.00
Gérard Cooreman. — <i>L'Industrie, force nationale.</i>	» 1.00
Comte Renaud de Briey. — <i>Les Actions de travail.</i>	» 1.00
— <i>Missions d'Afrique.</i>	» 1.00
— <i>Croquis de guerre.</i> 7 hors-texte.	» 2.50
Charles Declercq. — <i>Problème du salaire.</i> Prêt. P. Rutten.	» 2.00
Léon de Kerval. — <i>Le moine guerrier S. Capistran.</i> 1 h-texte.	» 5.00
Vic ^e Ch. du Bus de Warnaffe. — <i>De la barbarie à la décadence.</i>	» 1.00
— <i>Les tribulations d'un intellectuel en Germanie.</i> 6 h-texte.	» 1.00
— <i>Notre Patrie. Derrière les fils de fer.</i>	» 1.00
Théophile Collier. — <i>La crémation. Pourquoi brûler nos morts?</i>	» 2.00
— <i>Les défiances de notre enseignement. Comment y remédier?</i>	» 3.50
Georges Goyau. — <i>Rôle civilisateur des missionnaires.</i>	» 1.00
Léon Hennebicq. — <i>La marine, force nationale.</i>	» 1.00
Hvacinthe Housiaux. — <i>L'agriculture, force nationale.</i>	» 1.00
Baron Houtart. — <i>Notre situation financière.</i>	» 1.00
Arthur Janssen. — <i>Les Danses modernes.</i>	» 2.00
M ^r Lamotte. — <i>La religion, force nationale.</i>	» 1.00
M ^r Lamy. — <i>Les Chanoines Prémontrés.</i>	» 1.00
Joseph Lebon. — <i>Débuts de topologie dans l'Église.</i>	» 1.00
— <i>Premières controverses ariennes.</i>	» 1.00
Edouard Néd. — <i>Les Martyrs de Labour.</i>	» 2.00
P. M. Piette. — <i>Révolution de Wesley dans l'évolution du Protestantisme.</i>	» 25.00
— <i>Le Cercle St-Capistran, initiatives, organisation, activité.</i>	» 1.00
R. Romé. — <i>Un semeur de sainteté. S. François d'Assise et son œuvre.</i>	» 2.00
Jean Valsechaerts. — <i>L'art du roman.</i>	» 1.00
L. Van der Essen. — <i>La Belgique dans le royaume des Pays-Bas.</i>	» 1.00
— <i>Révolution belge et origines de notre indépendance.</i> 14 h-t.	» 2.50
— <i>Les Hottens en Flandre.</i>	» 1.00
Norbert Waller. — <i>Le commerce, force nationale.</i>	» 1.00
Odilon Witaux. — <i>La Chine religieuse.</i> 13 h-texte.	» 1.00

La série complète de 46 livres et brochures, net 80 fr. - 5 séries : 350 fr.
 La Revue des Conférences du Cercle St-Capistran (10 n° par an) fr. 5.00

CHRONIQUE NOTARIALE

Étude du notaire DE BRUYCKER, à Chièvres,

A vendre de gré à gré

BELLE MAISON DE CAMPAGNE

avec 80 ares de parc et jardin en face d'une gare.
 (Région Ath-St-Gislain) Jouissance immédiate.

à louer de gré à gré

PETITE MAISON DE CAMPAGNE

avec 2 hectares 40 ares de prairie, bâtiments de ferme avec une offre de 3,500 francs à Blicquy-lez-Leuze.

Jouissance 15 avril prochain.



**COMPTOIR
D'OPTIQUE**



Maison BLAISE

FONDÉE EN 1865

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877 Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

**26, Rue de la Vierge Noire, 26
BRUXELLES**

♦♦♦♦♦

**VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS**

♦

**Livrés et uniformes. - Vêtements de sports
et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. -
Chapellerie. - Ganterie. - Chaussures. -
Oannes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.**

COUVERTS

CHRISTOFLE

ORFÈVRE



EXIGEZ : CETTE MARQUE ET LE NOM **CHRISTOFLE**

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE : 177.87

GASTON PHILIPS & C^{ie}

OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions.

PAYEMENT DES COUPONS

PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — *Vérification des titres.* — Toutes opérations de banque et de change. — *Correspondants sur toutes les principales places étrangères.*

BANQUE ET CHANGE

RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES

Téléphones : Direction 352,02 Bureaux 303,88 — 319,92

Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES
Compte chèques postaux n° 7983

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

SALLE MOMMEN

37, rue de la Charité, BRUXELLES

EXPOSITION PERMANENTE D'ŒUVRES D'ART

MAGASIN de vente de tous les articles pour les Beaux-Arts.

FABRICATION de toiles, couleurs et matériel pour Artistes-Peintres,

SPÉCIALITÉ : Emballage, transport et restauration d'œuvres d'art. — Gardiennat.




Imprimerie A. Lesigne

TÉLÉPHONE
304,33

BRUXELLES

P. B. P. **PETIT-BEURRE
PAREIN** P. B. P.

Décoration 

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

CORONA

DEPUIS 18 ANS
ELLE MONTRE LE CHEMIN DU
PROGRÈS



— ÉTABLISSEMENTS O. VANHOECKE —
45, Marché-au-Charbon, 45, BRUXELLES

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62,
Parvis St-Gilles, St-Gilles. Etterbeek.
Place Sainctelette, 26, Mo-
lenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◆
Lunetterie
Optique
Jumelles
Baromètres
◆



◆
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires
◆

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

Tapis Persans

Visitez la superbe collection de
Tapis d'Orient

21-22, place Ste-Gudule

G. CARAKEHIAN

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascetisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

POUR LE NETTOYAGE
DE VOS APPARTEMENTS! Employez

L'électro Aspirateur MARELLI

a roulements à billes

Prix : 695 francs

DEMANDEZ-NOUS
BROCHURE ET
DÉMONSTRATION
GRATUITE

BEIRLAEN & DELEU
14, rue Saint-Christophe
BRUXELLES

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques*C'est le symbole de la suprématie*Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.**C^{ie} française du Gramophone**

BRUXELLES

171, boulevard Maurice Lemonnier

65, rue de l'Ecuyer

[42, place de Meir. Anvers.

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

ENCAUSTIQUE

POLIFLORMaison fondée en 1878 **VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs****François VAN NES Successeur**

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES

CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek - Bruxelles

LA MAISON DU TAPIS
BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs). —CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.*Les prix défient à qualité égale toute concurrence.*

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS